

NE TIREZ PAS SUR LES MAMANS

Carlo Terron

Traduit par Claudie Sanséau

CLOTILDE – MAURA

Deux femmes bourgeoises, vouées au culte de la maternité. Un salon raffiné, rempli d'objets d'art, chez Clotilde.

PREMIER ACTE

Milan, rue Bianca Maria.

Clotilde est une femme bien conservée, blonde, élégante, à l'aspect gentil et aux manières délicates. Somme toute, même à une époque d'art cosmétique de haut niveau et de chirurgie esthétique prodigieuse, elle affronte l'âge critique avec avantage par rapport aux femmes de son âge. Quand il ne s'agit pas de défier l'insolence du soleil de midi -mais d'ailleurs ce n'est même pas exact. Le romantique sir L. qui, l'été dernier à Santa Maria Liguria lui a livré assaut avec une froide ardeur typiquement britannique, pourrait en témoigner : il émane d'elle le charme précieux de l'été qui s'attarde et de l'automne hésitant. Cela fait quelques années, on lui fit un compliment dont elle se souvient encore avec complaisance. Vous faites penser à « Promenade » de d'Annunzio, lui a-t-on dit. Ce n'est pourtant pas du tout dans cette direction que procèdent ses intérêts moraux et sociaux.

Elle entre, jette un coup d'œil sur la montre qu'elle porte autour du cou, s'arrête devant un miroir du dix-septième siècle, un peu opaque et de ce fait ami, tapote ses cheveux du revers de la main, passe un fil de rouge à lèvres sur sa bouche ; elle fait deux pas en arrière et un demi-tour sur elle-même pour vérifier la ligne sobre et élégante de sa robe sombre, geste spontané, habitude machinale. Ensuite, elle se dirige vers le téléphone et compose un numéro.

Elle reste un peu à l'appareil mais personne ne répond. On lit une vague alarme sur son visage tendre et appréhensif.

Elle allume un lampadaire, rapproche l'appareil téléphonique pour l'avoir à portée de main et s'installe dans un fauteuil près de la cheminée allumée – c'est le mois de novembre et le soir arrive tôt. Elle prend un ouvrage de tricot déjà bien avancé, elle se met à penser et le public l'entend. Les paroles intimes et automatiques semblent venir d'un magnétophone, sans accord avec l'impassibilité habituelle de son visage et avec la normalité quotidienne de ses occupations.

À quatre heures, fin du cours de latin. Une minute pour mettre son manteau et enfiler son écharpe de laine.

Une minute pour saluer ses copains. Une autre pour descendre les escaliers, à condition qu'il ne glisse pas.

À quatre heures cinq, il est dehors, en compagnie de Guido. Cinq minutes, maximum six, de trajet : corso di

Porta Nuova, à deux pas du « Parini ». Aujourd'hui, c'est son tour d'aller chez Guido pour les devoirs, demain, c'est Guido qui vient chez nous. Ascenseur, sonnette : deux autres minutes. Six et cinq onze.

Mettons quinze. Pour les imprévus.

Elle regarde de nouveau sa montre.

Quatre heures vingt, personne ne répond. Ils ne sont pas encore arrivés.... Comment ça se fait ? Et pourtant, Il sait bien que je m'inquiète (elle rate un point de son tricot). Une voiture ! Il a été renversé par une voiture. Oui, oui. Je le sentais. Le brouillard. Il ne fait jamais attention quand il traverse les rues. Il ne traverse jamais dans les clous... Il a une antipathie pour les passages cloutés, mais, même dans les clous, c'est dangereux, d'ailleurs, souvent on les voit à peine (elle prend le journal) « Tué dans les clous, renversé par un chauffard ».

Et si c'était à Guido que c'était arrivé ? Pauvre Maura, si c'était Guido ! Mais elle, elle est plus forte que moi. Ce serait pire pour moi si c'était Massimiliano. Non, Massimiliano à maman, non ! Oh, je le vois mon Dieu,

il marche dans les clous... Et pourquoi pas, ils ont peut-être été renversés tous les deux? Le malheur n'est pas avare. Maura, oui, elle est avare, mais les malheurs, non.

Elle téléphone de nouveau, pas de réponse.

Oh, mais espérons qu'il a seulement eu un malaise. Je dis espérons et seulement. Dire que je serais presque contente qu'il se soit senti mal pour exclure qu'il ait été renversé par un chauffard. Pauvres mères, qui en arrivons à souhaiter une maladie à leurs enfants plutôt qu'un accident... L'estomac, non, il digérerait même des pierres. L'intestin non plus, il va à la selle tous les jours. Les bronches. Il est délicat des bronches et il n'y a pas moyen de lui faire bien nouer son écharpe de laine autour du cou. Mais, si c'était Guido qui s'était senti mal ?

Mais oui, pourquoi pas ? IL est si pâle, ce garçon, si pâle ! Même s'il est fort et robuste comme un jeune poulain.

Un moment Maura, quand elle était jeune, a eu quelque chose aux bronches, il me semble, une pleurite. C'est une belle femme, mais ce teint terreux, ces yeux luisants, ces maladies qui se soignent, mais dont on hérite. Quatre heures et demie.

Elle téléphone de nouveau et toujours pas de réponse.

Quoiqu'il soit arrivé, mon cœur, n'explose pas ! Il aura été hospitalisé. Mais où ? Il y a au moins une vingtaine d'hôpitaux dans cette maudite ville, pleine de passages cloutés et ennemie des mères... Ah, quelle vision ! Seul ! Tout seul sur un lit d'hôpital, touché par des mains étrangères... Mais pourquoi sur un lit d'hôpital, s'il a seulement eu un malaise ? Dans ce cas-là, ils auraient dû l'apporter à la maison ; ou chez Guido s'il s'agit de Guido. Donc, c'est plus grave : os fracturés, commotion cérébrale, son beau visage fier défiguré. Dans le meilleur des cas handicapé à vie. Mais pourquoi Guido ne m'appelle-t-il pas pour me prévenir ? J'ai toujours été gentille avec lui, je l'ai toujours traité comme mon deuxième fils. Et pourquoi Massimiliano ne m'appelle-t-il pas, si c'est à Guido que c'est arrivé ? Ils sont comme deux frères, comme moi et Maura. Oh mon Dieu ! Ils sont tous les deux à l'hôpital, c'est curieux de les imaginer tous les deux à l'hôpital au lieu d'un seul, ça devrait augmenter la peine. Au contraire, ça l'atténue, ça l'atténue un peu. Eh bien, je vais aller le voir et après, je le ramènerai à la maison et je le soignerai moi-même. Comme je vais bien le soigner !

Le monologue interne est terminé. Peut-être qu'un doute lui est venu. Elle reprend le téléphone, compose un autre numéro et on entend une voix répondre.

CLOTILDE – « L'heure exacte s'il vous plait... Vous vous trompez. Ce n'est pas possible. Seulement quatre heures treize ? Vous êtes bien sûre ? Merci » (elle raccroche). J'avais de vingt minutes. Je me suis fait tant de soucis pour rien. Bon, recommençons tout... Quatre heures treize, ils sont à la porte d'entrée... escaliers, ascenseur... une minute de tolérance au cas où l'ascenseur serait en panne. Sonnette.

Et, en effet, on sonne.

Mais, habituellement on sonne de l'autre côté. Qui est-ce ?

Maura apparaît. Même genre, mais en même temps très différente, brune, air taciturne, habillée en noir. Son attitude dramatique conditionne le comique ambiguë de tout l'entretien.

CLOTILDE – Maura. Et les garçons ? L'angoisse, je ne te dis pas, ma montre qui avançait et le téléphone de chez toi qui ne répondait pas.

MAURA – Ils sont arrivés une demi-heure en avance. Ils disent qu'ils n'ont pas eu le cours de latin, alors je les

ai enfermés à la maison pour qu'ils fassent leurs devoirs et je suis venue te voir plus tôt.

CLOTILDE – Tous seuls ? Et s'il leur arrive quelque chose ?

MAURA – Il y a Tina, je lui ai donné l'ordre de contrôler par le trou de la serrure toutes les cinq minutes.

Elle observe le tricot que son amie est en train de faire.

Qu'est-ce que tu fais, un pull pour ton Massimiliano ?

CLOTILDE – Non. Pour Guido. Massimiliano en a déjà un comme ça, beige. Un cadeau pour les fêtes

MAURA – Merci, moi, à Massimiliano je vais offrir un maillot de bain, tu verras, un maillot de bain rouge, élastique, bien adhérent. Magnifique.

CLOTILDE – Un maillot de bain pour Noël ?

MAURA – Il le mettra l'été prochain. En attendant il le gardera et y pensera (elle observe de nouveau le tricot)

Mais c'est trop étroit pour Guido. Tu dois faire au moins dix points de plus. CLOTILDE – Je m'en suis tenue aux mesures de Massimiliano.

MAURA – Justement, Massimiliano est étroit d'épaules.

CLOTILDE – Mais ils échangent leurs manteaux.

MAURA – Ils peuvent échanger tout ce que tu veux, mais Massimiliano a les épaules plus étroites.

CLOTILDE – Tu voudrais dire que Guido a les épaules plus larges que Massimiliano.

MAURA – Mais c'est la vérité.

CLOTILDE – À part qu'il a un an de plus.

MAURA – Ce n'est pas une question d'âge mais de constitution.

CLOTILDE – Tu ne vas pas comparer la constitution de mon fils avec celle de Guido.

MAURA – Mais si, ils sont différents. Le mien est large d'épaules et étroit de hanches. Le tien, c'est l'inverse.

Je n'y peux rien, c'est comme ça.

CLOTILDE – C'est naturel, pour toi, Guido est le plus beau de tous, le meilleur, Guido par-ci, Guido par-là, il n'y a que Guido pour toi.

MAURA – Je ne sais pas ce que je te ferais quand tu parles comme ça. Ils sont magnifiques tous les deux, les plus beaux de tout Milan. Type nordique et type latin. Aristocratie et peuple.

CLOTILDE (les larmes aux yeux) – Tu me dis que mon fils a un gros derrière. Et tu veux lui offrir un slip. Pour le faire remarquer.

MAURA – Je me suis limitée à dire qu'il a les hanches un peu larges. C'est la vérité, mais tu es sa mère, tu le vois pas.

CLOTILDE – Et Guido, à mon goût, si tu veux le savoir n'est pas très bien proportionné.

MAURA – Mais tu l'as vu en maillot de bain, on dirait un lévrier CLOTILDE – Et t'as vu

le mien en maillot. Un Apollon.

MAURA – Face à l'évidence, tu ne trouves rien de mieux que d'aller chercher dans la mythologie. Et d'ailleurs qui était cet Apollon ? Un guitariste ombrageux et gonflé d'orgueil. Qu'il aille au diable !

CLOTILDE – Tu me détestes, tu t'es révélée. Tu crois que je ne le sais pas ? Tu m'as toujours détestée parce que Massimiliano est plus intelligent, plus fort, plus beau.

MAURA – Tranquillise-toi Clotilde, tu n'es même pas logique. Pour ça je ne pourrais jamais détester aucune femme. Il faudrait ne pas avoir d'yeux, ni d'oreilles, ni aucuns des sens... CLOTILDE – Il y en a cinq.

MAURA – Six. Même si pour des raisons mystérieuses, les prêtres disent qu'il y en a cinq. On ne peut pas imaginer un garçon meilleur que Guido ! Et Massimiliano le vaut bien. Enfin. Presque. Et tu en ressens toute la responsabilité.

Comme moi. C'est pour ça que nous devons être alliées. Pour défendre deux trésors menacés de toutes parts.

CLOTILDE – Oui, mais Massimiliano n'a pas un gros derrière.

MAURA – C'est une impression parce qu'il est plus petit.

CLOTILDE – Mais il a aussi un an de moins !

MAURA – Tu sais ce que je te dis, tant pis pour lui s’il n’est pas large, ça fait athlétique, c’est une garantie.

CLOTILDE – Une garantie pourquoi ?

MAURA – C’est une garantie

CLOTILDE – Il a les fessiers musclés, durs.

MAURA – C’est bien ce que je voulais dire.

CLOTILDE – Prends-toi un whisky, là, tu sais où il est.

MAURA (elle ouvre un petit meuble du dix-huitième siècle, où personne n’irait imaginer que se cache un bar, et se sert) – J’en ai bien besoin, ça me calme. Ah, je vais finir alcoolique ou folle. Pendant qu’elle boit, Clotilde téléphone.

CLOTILDE – Massimiliano, mon petit chéri, enfin... Pourquoi tu ne m’as pas avertie qu’il n’y avait pas le cours de latin ?

Oui, elle est là, mais je me faisais du souci, qu’est-ce que tu étais en train de faire ? Tu te sens bien au moins ?

Je ne sais pas... Tu es tellement distrait... Vraiment ? Tu dis la vérité ? Mais ne te fatigue pas de trop... Oui...

Bisous

Un petit bisou à ta maman, allez... Au revoir, mon petit chou... Tu me passes une minute Guido... Allo, Guido...

On fait l’école buissonnière par hasard ? Attention, si tu entraînes Massimiliano au mal, je te crève les yeux...

Petit impertinent !... Qu’est-ce que vous êtes en train de faire maintenant, voyons... Catulle... d’accord :

Horace. C’est pareil, même pire, pour ce que j’en sais, c’était deux débauchés... Attention... Massimiliano me racontera tout demain. Tu as compris ? Attention... Bon, à demain. Je vous prépare du flan. Comment ça ? Tu n’en as pas envie ? Pourtant tu as toujours adoré ça ... Tu préfères des beignets à la crème pâtissière...

Moitié crème pâtissière et moitié confiture... De myrtilles. C’est tout ?

Avant qu’elle ne raccroche, Maura lui attrape le téléphone des mains

Un moment, c’est ta mère. Au revoir...

MAURA – S’il te plaît, oublie un instant les beignets et écoute-moi bien. Prends le mètre dans le tiroir à droite du petit bureau... le mètre, oui, le mètre... Un instant !... Maintenant enlève ta veste, et dis à Massimiliano d’enlever lui aussi la sienne... Si tu me laisses parler... Bien. Maintenant, mesure vos épaules, oui, de tous les deux... C’est juste une curiosité... Après ça, mesurez-vous aussi les hanches ! Je ne veux pas entendre de gros mots, tu le sais : j’ai dit les hanches !... Mais oui, non, un peu plus haut, d’un os à l’autre... Mais non, où tu sens la pointe, un tout petit peu plus à droite du point où on fait les piqûres. Deux doigts au-dessus des articulations. Voilà, le tour de hanches, en somme. Non ! Le pantalon, non ! Ce n’est pas la peine... Quand vous avez pris les mesures, tu m’appelles.

D’accord ? Tu as bien compris, fais ce que je te dis et passe-moi une minute Massimiliano s’il te plaît... Au revoir mon petit chéri... Qu’est-ce que vous étiez en train de faire ? Je n’y crois pas, c’est bien, mais maintenant, faites

une petite pause. Dans la salle à manger, il y a du pain, de la confiture et du beurre... le Coca-Cola est au frigo...

Dites à Tina de vous servir... Pareil pour tous les deux, mais non voyons, il manquerait plus que la domestique prenne le goûter avec vous ! Au revoir... Un petit bisou

à moi aussi. Repasse-moi Guido s’il te plaît... N’oublie pas les mesures... Figure-toi, maintenant que tu as dix-sept ans, on ne peut plus te répéter ce que tu as à faire. Au revoir... faites pas de bêtises.

CLOTILDE (elle lui reprend le téléphone) - Pensez à vos mamans !...

Et après, elles trouvent incompréhensible que leurs fils acquièrent des habitudes hors du commun.

Quand trois ans plus tard, on retrouvera Guido D., il sera à un bal masqué réservé aux hommes -comme on dit-

dans une villa à la réputation un peu particulière sur le Lac Majeur. Il sera travesti en Manon Lescaut - un costume dessiné pour l’occasion par Lila De Nobili – avec des émeraudes – authentiques – aux oreilles et au cou, à la base d’une perruque pervenche en fils de soie et au sommet d’un décolleté inévitablement discret

sur le versant antérieur, mais, à l'inverse, vertigineusement plongeant sur le versant postérieur. Cela semblait produire une excitation indicible chez les jeunes hommes racés de la bourgeoisie lombarde, présents en pantalons, mais, en revanche, pas du tout partagée par Massimiliano F. qui, habillé en Des Grieux, se tenait mélancoliquement à l'écart, à cause d'une jalousie irritée allumant des éclairs homicides sous l'ombre du velours sombre de ses grands yeux mortifiés.

Remarques sur le dialogue à partir des notes de cette soirée : « Manon-Guido : tu souffres ? Des Grieux- Massimiliano : je te tuerais. Manon- Guido : comme elles sont méchantes... les hommes. Des Grieux- Massimiliano : salope ! Manon-Guido : ça suffit, mon trésor. Tu es sur le point de revivre le moment éclatant de l'abdication rayonnante, quand Des Grieux décide de suivre sa folle et amoureuse Manon à Cayenne... ». Phrases réellement entendues ou seulement supposées pour le plaisir de théâtraliser la situation ? Question négligeable, car cela pourrait aussi bien être le sujet d'une autre comédie (qui ne sera jamais écrite). Quoiqu'il en soit, ce qui est intéressant, c'est la comédie des causes, non des effets.

CLOTILDE – Quels choux !

MAURA – Bah... ! Vraiment, je ne me sentirai tranquille que le jour où il y aura le téléphone avec vidéo. Et où on pourra les voir entièrement. Tu y crois, toi, à cette histoire de leçon de latin qui a sauté ?

CLOTILDE – S'ils sont arrivés avec une demi-heure d'avance...

MAURA – Et justement. Le cours dure une heure. L'autre demi-heure, ils étaient où ? Avec qui ?

Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

CLOTILDE – Moi, quand ils sont en retard, je pense toujours qu'il leur est arrivé quelque chose.

MAURA – Moi, plutôt, qu'ils ont fait des cochonneries. Par les temps qui courent et avec tous les dangers qui guettent les jeunes d'aujourd'hui, en une demi-heure tu les retrouves changés sans savoir de la faute à qui.

Des enfants comme ça, en plus ! Meilleurs ils sont, plus ils te créent d'inquiétudes. Le fruit abimé ne cause pas de soucis. Il est abimé et reste abimé. On se résigne. On croise les bras et on tente de le vendre comme bon, quelquefois on y arrive. Mais le fruit sain... On ne vit pas. Les soins, les préoccupations pour qu'il reste sain ! Pour qu'il grossisse, se dresse sur la branche, se raffermisse sans qu'y pénètre le ver ; beau, brillant, parfumé, rouge vif ; dur comme du bois au toucher, tendre et doux sous les dents. Mais le ver peut pénétrer à l'intérieur de tout côté, de n'importe quelle manière.

Tu n'as qu'à lire les journaux !

CLOTILDE - Je les lis, je les lis.

MAURA – Cela fait peur, ce qu'on lit dedans.

CLOTILDE – Accidents de voitures, d'avions, jeunes qui se noient, quand ils ne s'enrôlent pas dans l'armée.

MAURA – Tu comprends tout, mais tu ne flaires rien, Clotilde. Tentations et corruption : le vice, ma chère.

Dieu seul connaît mes angoisses. Lui qui a mis en moi le tourment de ce cœur cruel. Des mamans il y en a beaucoup.

Mais combien dignes de ce nom ? Cela peut sembler une critique envers les autres mamans. Pas du tout. On ne touche pas aux mamans. C'est une catégorie sacrée ! Il n'y a pas de mauvaises mamans. Il y en a seulement de plus ou moins bonnes. Mais sur mille mamans prêtes à tout, il n'y en pas deux pareilles. Moi et toi, peut-être. Il y a maman et maman. On n'enlève rien aux autres en disant : il y a maman et maman.

CLOTILDE – A propos de pommes...

MAURA – Tu veux dire de mamans.

CLOTILDE – Non. De pommes. Un jour, j'aimerais comprendre pourquoi certaines pommes véreuses, si on ne s'en aperçoit pas, sont aussi bonnes, quelquefois même meilleures, tu as remarqué ? MAURA – La métamorphose du mal.

CLOTILDE – Tu veux dire des pommes ?

MAURA – Non du mal. Bel et bien la métamorphose du mal. Combien de pommes véreuses y a-t-il ?

Une quantité infinie. Mais on ne le sait pas. On ne les voit pas. Elles se mélangent aux pommes saines.

Si on devait compter les vers qu'on avale sans le savoir durant notre vie, on en aurait la nausée. Mais

parce qu'elles peuvent contenir des vers, on ne devrait plus manger de pommes si on les aime ?

CLOTILDE – Tu aimes les pommes ?

MAURA – Beaucoup.

CLOTILDE – Mûres ?

MAURA – Même acerbes.

CLOTILDE – Et alors ?

MAURA – Alors, il faut essayer de faire en sorte que les vers n'entrent pas dans les pommes.

CLOTILDE – C'est simple.

MAURA – Mais difficile. La vie moderne n'est qu'une immense fabrique de vers cherchant à s'introduire dans les jeunes pommes à l'insu des mamans. Et personne ne nous aide dans cette lutte titanesque ! Nous sommes seules contre l'univers, Clotilde.

CLOTILDE – Tu peux le dire. Toi. Son père, qui est son père : un inconscient. À tout moment, il voulait toujours, tu comprends ce que je veux dire ? Un gaspillage économique en plus, lui qui gagnait, bilan en main, trois mille lires à la minute.

MAURA – Même quand il dormait ?

CLOTILDE – Non, seulement quand il était éveillé, quand il travaillait.

MAURA – Ces capitalistes du nord, combien de richesses en plus ils pourraient produire s'ils pensaient moins au plaisir ? Le pays est pauvre. Je te crois ! Toujours au lit avec des femmes autres que la leur, la production s'en ressent. Ils paient leurs orgies avec la misère du sud. C'est aussi simple que ça.

CLOTILDE – Vraiment, lui, même avec moi, il n'en avait jamais assez. Et après, fatigue, maux de tête. En fait je n'aimais pas trop ça.

MAURA – Moi si, à dire la vérité.

CLOTILDE – ...Mais même après. Quand Massimiliano avait déjà six ou même sept ans.

MAURA – Quelle horreur !

CLOTILDE – Tu te rends compte ? Moi, mère née. De la tête aux pieds. Avec Massimiliano qui dormait derrière le mur, dans l'autre pièce. Qui sait quel traumatisme pouvait en dériver ? Une femme peut-elle être vouée à la maternité et continuer... ? Je te le demande à toi, ça te semble possible ?

MAURA – Avec son propre mari non. Oh non ! Mon idée est qu'il faudrait une société hautement spécialisée. Avec des hommes qui gagnent de l'argent et des hommes qui font l'amour. Deux catégories bien séparées. Tout le monde s'en trouverait mieux, je veux dire les femmes et les mamans. Qui sont les seules qui comptent.

CLOTILDE – Je ne te dis pas tout ce que j'ai supporté dans la vie.

MAURA – Et moi alors, c'est encore pire, veuve, toute seule avec tout ce capital à administrer ? CLOTILDE – Pas moyen de lui faire comprendre. Si tu ne respectes pas la femme, respecte au moins la mère. Je le suppliais. Rien à faire. Quelle honte ! Devant le visage pur et tranquille de mon fils, me montrer avec le visage défait et les yeux cernés. Sur moi, ça se voit tout de suite, tu comprends ? MAURA – Grâce à dieu, pas sur moi.

CLOTILDE – Et donc nous nous sommes séparés. À cause de ça. Et j'en suis bien heureuse. En plus de l'amélioration de l'aspect physique, je me suis sentie - comment je pourrais dire ? - consacrée de nouveau, voilà, c'est le terme. Propre, enfin. Quant à lui, qu'il paie et c'est tout. De mon fils, je m'occupe moi-même, seulement moi. Je lui suffis.

MAURA – Mais c'est naturel, c'est naturel ! Moi je l'ai rendu orphelin à onze ans. Et plus le temps passe, plus je me persuade que jamais une cuillerée d'arsenic n'a trouvé meilleur emploi. C'est sûr, voyons... Les pères, à la longue, sont nuisibles pour leurs enfants. Ils deviennent de plus en plus dangereux, source d'imitations néfastes.

Il s'était mis en tête... La débauche, voilà ! « Pour grandir sainement, il doit sortir à temps du cocon familial », il n'arrêterait pas de répéter ça... Il avait été sous-secrétaire fédéral, tu peux imaginer... « Massimo, à quatorze ans doit connaître la vie. Comme les anciens Romains ». Il était obsédé par les anciens Romains. « J'y

penserai, moi, à ce qu'il aille se dégourdir loin des jupons de sa mère... »

CLOTILDE (un cri) – Non !

MAURA – Je te jure, je te jure, de quoi tuer un tendre adolescent... « C'est mon devoir, si les pères ne s'occupent pas de l'éducation de leur fils, qui doit le faire ? ». L'éducation à laquelle il faisait allusion, c'était les femmes, Clotilde !

CLOTILDE – Les putains.

MAURA – Toutes les femmes sont des putains quand elles s'approchent des enfants des autres. N'oublie jamais ça. En faire un porc, voilà ce qu'il voulait. Ce dégoûtant, sans scrupules. Mon petit Ugo, encore un enfant... !

Vice, luxure, jouissance. Il se permettait d'avoir une théorie sur l'éducation masculine ! Il disait : « Un homme n'est pas prêt pour le mariage s'il n'a pas eu au moins cent femmes. Et l'expérience minimum indispensable avant de fonder une famille, c'est de partir pour l'Afrique Orientale. »

CLOTILDE – Donc, il pensait quand même que Guido devait se marier un jour. Mais quelle mentalité !

MAURA – Et partir en Afrique pour conquérir l'Empire.

CLOTILDE – Pour qui ?

MAURA – Pour le Duc. Bel homme, le Duc, avec tous ses défauts, bel homme, il faut dire. Chez les négresses, Clotilde ?! Tu te rends compte ! La débauche ?!... CLOTILDE – Au moins cent femmes, tu imagines mon angoisse ?

MAURA – Et de plus, mets-toi dans ma peau... Je pensais, je serais donc la cent et unième. Ça te coupe l'envie ! Un soir, pour commémorer la défaite de Giarabub, il avait bu, et comme ça, j'ai appris, que, dans la meilleure des hypothèses, j'aurais dû commencer à compter à partir de trois cents. Un examen perpétuel, une compétition perpétuelle... Les nerfs à vif. Et mon petit Guido, si pur, aristocrate, distingué... !

MAURA – Cent, mais il en suffit d'une pour débaucher un adolescent.

CLOTILDE – Même d'une demie ! L'odeur. Imagine qu'une trace d'odeur de femme transperce sa matière cérébrale ! C'est la fin ! Les pires instincts se déclenchent et c'est la chute dans le précipice. Il n'y a qu'à voir leur père. Même les meilleurs maris sont très dangereux pour leurs fils, des criminels. Les éloigner, avant qu'il ne soit trop tard, de n'importe quelle manière. Ça ne m'arrivera pas, mais si je renaissais, la fécondation artificielle et après terminé. Et, pour les plaisirs futiles, hors du foyer.

MAURA – Confiance pour confiance, tu ne m'avais pas dit que Guido était en réalité le fils de l'aide de camp de notre malheureux souverain ?

CLOTILDE – Et qu'est-ce que ça change ? Officiellement, c'était lui son père. Malheureusement ! Quel droit avait ce malotru en réalité ? Mon pauvre petit Guido ! Deux fois sacrifié, pauvre victime. De plus, personne n'aurait jamais pu savoir que dans ses veines coulent le sang bleu d'un général Piémontais. Et, par-dessus le marché, le corrompre avec l'excuse de l'instruire. MARA – Vouloir l'envoyer en Afrique, berceau de la syphilis !

MAURA – Moi, je ne suis pas pour la peine de mort, tout le monde le sait. Mais dans ces cas-là... Dans ces cas-là... (Inspirée) Législateurs, donnez aux pauvres mères les moyens de défendre leurs enfants...

CLOTILDE (retournant un moment sur terre) – Moi, je sais que je lui ai dédié toute ma vie. J'ai vécu uniquement pour lui et je suis toujours restée fidèle à mon devoir, l'observant grandir comme je le désirais, comme mon ambition le voulait : une fleur rare de laquelle s'apprête à naître un fruit merveilleux ; pendant que les années s'accumulaient sur sa belle tête brune, au lieu de diminuer, mes préoccupations augmentaient. J'étais envahie par une angoisse... un remords... une crainte, je ne sais pas quoi. Et, avec les jours qui passent, c'est de pire en pire.

MAURA – Je te l'explique. (Et la voilà repartie vers la rhétorique littéraire) Dans le monde, il existe une conjuration pour couper le lien sacré qui unit l'enfant et sa mère : chaîne d'or et de plomb, roses et épines pour nous ; rempart de santé physique et d'intégrité morale pour eux. La main noire contre les mères a de nombreuses tentacules, ses pièges sont doux et inexorables, avec une emprise diabolique irrésistible. Nous sommes seules, et elle a de son côté toutes les ressources de l'univers, à commencer par la Nature.

Ciel, terre, botanique, zoologie : batterie braquée sur la maternité. Observe-les. Quand ils sont éveillés, tentations offertes de toutes parts ; quand ils dorment, secret inquiétant des rêves. Tout converge à exalter leur assurance effrontée : la violence du vent et la furie de la mer, la tendresse de l'aube et les couchers de soleil aphrodisiaques ; les accouplements indécentes des animaux dans les rues, les fleurs impudiques qui explosent sur les plantes et diffusent des parfums vertigineux enflammant les veines. Leurs corps lumineux sont comme auréolés de désirs impudiques. La santé ! Leur santé offensive, ces muscles vermeils : sang solidifié, concentré de violence, prête à exploser sous l'or brillant de leur regard fébrile et avide que leur timidité, au lieu d'atténue, accentue !

... Regarde-les, tu les vois quand ils planent au-dessus de tout ? Apparences angéliques cachant une vitalité démoniaque. Arcs tendus vers des cibles inconnues et exaltantes, les entraînant loin et nous laissant veuves, je voulais dire abandonnées ; enfin, seules.

CLOTILDE – Tu le publies ?

MAURA – Quoi ?

CLOTILDE – Ce discours. C'est la plainte des mamans. Toutes devraient l'apprendre par cœur.

MAURA – On verra. Tu sais ce que je te dis ?

CLOTILDE – Oui...

MAURA – Ah, tu sais ?

CLOTILDE – Non.

MAURA – Alors, pourquoi, tu dis oui ?

CLOTILDE – Comme ça.

MAURA – Ce que je dis pourrait sembler une hérésie, mais c'est une vérité sacrée. La santé des enfants commence à être la première ennemie des mamans. Tout ce qui les fortifie les éloigne de nous. Seul ce qui les affaiblit les rapproche de nous.

CLOTILDE – Ils se rendent à nous, ils sont totalement à nous seulement quand ils sont couchés dans leurs petits lits tièdes, parfumés par leurs cheveux ; avec nous tout près d'eux, leurs tenant la main, un seul corps dans la pénombre et le silence de la chambre qui sent les médicaments. On lève l'ancre vers des oasis isolés du reste du monde, bercés par la tendresse de la mer... Mais ils guérissent, ils guérissent toujours - tu as remarqué comme ils se remettent rapidement ? - et on les sent de nouveau un peu plus détachés. MAURA – Ils commencent à peine, ils ouvrent les yeux. Ils devraient rester toujours murés dans nos viscères, emprisonnés. Nous sommes tout, mais à leur premier vagissement on n'est plus rien. La maternité est une valeur qui se réalise en se détruisant. Au départ on est reines et on finit esclaves !

CLOTILDE – Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi est-ce que les enfants doivent grandir ? MAURA

– Grandir, quelle malédiction. Voilà la vraie, l'irréparable maladie pour les mères.

CLOTILDE – Avec tous les remèdes qu'on invente, personne n'est capable d'en trouver un pour les faire rester petits : une herbe, une vitamine, une pénicilline...!

MAURA – Au contraire, ils s'en gardent bien. La main noire. Il y a un plan, je te dis. Tout est fait pour développer leur intelligence, les rendre forts, désinvoltes, sûrs d'eux, beaux, précoces. Et indépendants.

Nous-mêmes sommes orgueilleuses de ce qui nous les enlèvera. Quelle absurdité ! C'est nous, les premières à en faire des proies pour les dragons aux aguets.

CLOTILDE – Chutt... !

MAURA – Qu'est-ce qu'il y a ? Tu m'as fait peur.

CLOTILDE – Je vais te dévoiler un secret.

Elle prend l'autre mante religieuse par la main et l'entraîne vers une fenêtre dont elle ferme les rideaux.

CLOTILDE – Là, derrière ce balcon-là.

MAURA – Avec ce brouillard, je n'y vois rien du tout.

CLOTILDE – Maintenant, c'est fermé, mais, le matin, ils ouvrent. Jusqu'à trois heures. Ensuite, ils ferment,

pour se défendre de la lumière. Moi, je suis là des heures à les espionner, dévorée par l'envie. Quelquefois même avec les jumelles.

MAURA – Luxurieux, ils ne ferment même pas les persiennes ? Mais, continue, continue !

CLOTILDE – Non. Des malheureux qui vivent séparés du reste du monde. Il y a un jeune de vingt ans, sur une chaise roulante, qui a perdu l'usage de ses jambes. Aucun espoir de guérison ; aucun ; la concierge me l'a dit. C'est de naissance. Pâle, comme une plante étiolée. Un albâtre. Et sa mère le soigne. Cette chambre ? Son royaume, un palais de trois mètres autour d'un trône. Elle le lave, coiffe ses beaux cheveux châtain clair ; elle lui passe ses doigts imprégnés d'eau de Cologne derrière les oreilles, la nuque... Tout!

MAURA – Tout ? Tout, c'est beaucoup.

CLOTILDE – Tout, bien sûr, il est paralysé ... Avec l'austérité sacrée d'un rite. Elle prend son petit déjeuner devant lui, sur une petite table basse ; toujours après lui. Elle lui met sa serviette de table autour du cou, tous les jours une propre ; elle lui prépare les bouchées coupées dans l'assiette ; elle lui épluche les fruits et en goûte quelques morceaux, elle souffle sur sa tasse de café pour qu'il ne se brûle pas ...

Un mot de temps en temps. Peu. Et des caresses, des caresses... Quelquefois, rarement, elle pousse sa chaise roulante jusqu'au balcon. Mais de dos, qu'il ne soit pas blessé par le spectacle vulgaire des malheureux sains et bruyants qui passent dans la rue. Elle lui lit des livres et lui, il sourit : un petit sourire perdu, un léger nuage de tendresse autour de la bouche. Elle, elle ne sourit jamais. Mais la mélancolie béate qu'elle exprime par son sacrifice est le visage d'un bonheur véritable. MAURA – Et il n'y a pas de risque qu'il guérisse ?

CLOTILDE – Exclu.

MAURA – (dans un cri venant de l'âme) – Mère privilégiée ! Elle a vu les clous de sa croix se transformer en pierres précieuses sur sa couronne ; la sueur et le sang de son calvaire en nectar de son triomphe ! Nous, nous n'aurons que des cendres et des pleurs. Ah, que le monde s'arrête. Je veux descendre. (Que peut-on faire ? Aujourd'hui, elle a la veine oratoire)

Elles se sont éloignées de la fenêtre, les folles.

MAURA – Tu es prête ? Tu es prête ?

CLOTILDE – A quoi ?

MAURA – Tu es prête ? Ne me fais rien dire, Clotilde. A le formuler, je sens une blessure dans la poitrine. Et, en plus, ça porte malheur. Mais le moment approche. On érige des barricades d'illusions contre une bataille dont le sort est déjà jeté. Et les pièges les attendent au détour du passage... Ils savent déjà tout à sept, huit ans : comment on vient au monde, comment on fait, combien de temps il faut et tout le reste. Qui le leur a dit ? Même l'éducation s'en mêle. Dès la naissance, ils sont immergés dans une atmosphère de tentations. Ça commence à l'école. Dans ce qu'on leur apprend, il n'y a que des dangers, de l'héroïsme, des aventures, des voyages.

CLOTILDE – Tu as raison. Les croisades, par exemple. Mon Dieu ! On leur apprend à utiliser les armes, à quitter la maison familiale et ne plus donner de nouvelles.

MAURA – Et qu'est-ce que tu crois, qu'ils partent en croisades avec des antibiotiques dans leur sac et la ceinture de chasteté, laissant les clés à la maison ? Violence et luxure. Les rares qui sont retournés n'ont fait que se vanter d'aventures avec des femmes merveilleuses vêtues en guerrières pleines de plumes, et dont on ne comprend qu'après si ce sont des hommes ou des femmes. Coups de sabre et copulation. Quand il ne s'agit pas de véritables viols.

CLOTILDE – Non Maura, ça non. Massimiliano et Guido ne seraient jamais capables de commettre des viols. Ils ne savent même pas ce que c'est, les pauvres petits.

MAURA – Ça fait longtemps que les viols sont passés de mode. Clotilde ! Tu crois qu'aujourd'hui, pour leur faire la fête, les femmes, il y a besoin de les violer ?

CLOTILDE – Heureusement que les croisades n'existent plus.

MAURA – Il y a pire.

CLOTILDE – Si tu penses aux textes classiques qu'ils leur font traduire... Miséricorde !

MAURA – Oh, si c'est pour ça, dans notre langue, il faut voir. Combien de chants a la Divine

Comédie ? Dis un peu, combien de chants ?

CLOTILDE – Bah, une centaine...

MAURA – Et lesquels penses-tu qu'ils leur font apprendre par cœur ?

CLOTILDE – Lesquels ?

MAURA – Un seul : Paolo et Francesca... « Sa bouche m'embrassa, frémissante ». Corsaires de l'innocence !

Eléna, Béatrice, Laura, Anna Garibaldi... Ils infestent leurs esprits vierges avec des femmes aux mœurs douteuses.

Et pourquoi tout ça ? Pour qu'ils oublient plus vite leurs mères.

CLOTILDE – C'est évident. Les instituteurs ? Ce sont les premiers corrupteurs... À l'école, ils leurs apprennent deux choses seulement : la guerre et l'amour.

MAURA – Et quand ils ne leurs parlent pas de guerre ou de femmes, ils leur montent la tête avec Christophe Colomb, et les voilà qui partent à travers les océans, on ne les revoit plus. Tu les confies aux religieuses : pire encore. D'abord, elles commencent à susciter des doutes sur l'honnêteté de la Mère de Notre Seigneur ; ensuite la première femme qu'ils rencontrent, qui c'est ? Marie Madeleine. Elle est bonne, celle - là.

CLOTILDE – Mais elle s'est repentie, dit-on.

MAURA – Oui, mais combien de jeunes elle a menés à la débauche ? Et puis ces questions qu'on leur pose pendant la confession ?!... Dans le meilleur des cas, ils en sont un peu troublés et c'est tout, ils se relèvent absorbés - par quoi ? - ce sont tous des fleurs blanches fanées avant d'éclore. Pourquoi les prêtres peuvent-ils leur poser certaines questions et les mères non ? Pourquoi, eux, doivent-ils connaître tous les secrets de nos enfants et nous rien ? Ça fait trois nuits que je n'en dors pas. CLOTILDE – Pourquoi ? Tu peux me le dire, pourquoi ?

MAURA – Eh bien, voilà, samedi (on en vient donc à savoir que c'est mardi) il m'a demandé de lui acheter un vélomoteur. Comme ça, comme un cheveu sur la soupe. Pour Noël, un vélomoteur.

CLOTILDE – Mais quelle coïncidence. À moi, Massimiliano a demandé un bateau. Pour l'été prochain.

MAURA – Bien sûr, tu vois, ils se sont mis d'accord, c'est évident.

CLOTILDE – Tu dis ?

MAURA – S'ils ne s'étaient pas mis d'accord, Massimiliano aurait demandé lui aussi une moto. Ils sont de mèche, c'est clair. La moto en ville et le bateau à la campagne. Tu comprends ce que ça veut dire une moto ?

CLOTILDE – Et un bateau, alors ?

MAURA – Des instruments d'émancipation. Tu as déjà vu, une moto, pour ne pas parler d'un bateau, avec une seule place ?

CLOTILDE – Non, je ne crois pas. Toujours au moins à deux places.

MAURA – Et sur la place qui reste à disposition, qui s'installe ?

CLOTILDE – Tous les deux, ils sont inséparables.

MAURA – Ils ne sont tout même pas toujours tous les deux ensemble. Et quand l'autre n'y est pas, qui l'occupe ? Oh, c'est une règle générale, les places libres sont toujours occupées. Comme au théâtre, Et toujours gratis. Jamais occupées par une valise ! Par contre, il y a toujours une couverture écossaise.

Et qui occupe la place libre ?

CLOTILDE – Oui, qui ?

MAURA – Cette obscène selle postérieure. Là, comme une invitation ! Sur cent motos qui passent dans la rue, combien tu en vois, avec un garçon tout seul dessus ? Dis- moi un peu CLOTILDE – Peu. Deux ou trois au maximum.

MAURA – Ce sont ceux qui se rendent à un rendez- vous. Tu as déjà vu l'ombre d'une mère, derrière ?

CLOTILDE – Tu veux aller en moto ?

MAURA – Et pourquoi pas ! Mais il ne me prendrait pas. Il y a toujours une femme vêtue en clair.

CLOTILDE – Qui sait pourquoi, vêtue en clair ?

MAURA – Je n'en sais rien, Clotilde ! Peut-être pour la poussière. Une femme vêtue en clair, et ce n'est pas leur mère. Elles sont installées là, les infâmes, les jambes écartées, à la pluie, au vent : à cheval ! Ah !...

Qui est cette femme à califourchon derrière mon fils ?

CLOTILDE – (bouleversée) Massimiliano.

MAURA – Je veux dire quand Massimiliano n'est pas là.

CLOTILDE – Ah oui... Eh... ! Qui c'est ? Je sens mon cœur se briser.

MAURA – Sans compter qu'en se serrant un peu, on peut même être à trois dessus. Et je n'ose pas dire à quoi peut servir un bateau.

CLOTILDE – Avec le risque, s'ils ne se sont pas tués en moto, de se noyer.

MAURA – Ils savent nager, ils savent nager, réveille-toi Clotilde. Le danger n'est pas hors du bateau, mais dans le bateau. Moi, je sais que si tu prends des jumelles et observes les bateaux au large, tu vois des choses qui te font dresser les cheveux sur la tête. Moi-même, j'ai des souvenirs de bateau qui, si seulement j'y pense, me font venir des crampes à la conscience.

CLOTILDE – Non, non. Ni moto, ni bateau.

MAURA – Et combien de temps tu gagnes ? Quelques mois d'angoisse. Aujourd'hui, c'est la moto et ils l'auront, ils l'auront ; demain, ce seront les clés de la maison pour sortir le soir et ils l'auront également.

Le moment approche... Des agneaux se dirigeant vers le sacrifice sans en avoir conscience. CLOTILDE

– Tu sais ce que je te dis : il aurait peut-être mieux valu mettre au monde des filles. Moins d'angoisse.

MAURA – Ne blasphème pas. Nous serions des mères incomplètes. On ne peut pas être mères de filles comme on l'est de garçons. On ne peut être que des demi-mères ou des rivales en puissance. Parce que, vois-tu, un jour elles deviendront elles aussi mères. Et elles le savent les maudites ; sans le savoir, elles le savent. Elles le savent dans leur chair. Dans la chair, elles le savent. Les filles ne courent jamais les mêmes dangers que les garçons, ne racontons pas d'histoires. Elles en font courir aux mères des autres, auxquelles elles volent les fils. Ce sont celles du siège de derrière la moto, elles ! CLOTILDE – Mais, diable, il n'existe pas de moto à un seul siège ?

MAURA – Et qui les achèterait ?

Elles se taisent finalement, une demi-minute, pour reprendre haleine, et là-dessus, les héroïnes blasphématrices se servent un verre

MAURA (elle vient de regarder du coin de l'œil la fenêtre, le balcon de l'heureuse mère du paralytique) – Le brouillard augmente, quelle heure est-il ?

CLOTILDE – Cinq heures et demie. Qu'est-ce qu'ils sont en train de faire ? Ils se moquent de nous. Ils nous traitent comme des torchons !

CLOTILDE – Ne parle pas comme ça, tu exagères. Les pauvres petits ! C'est l'âge difficile, c'est tout.

MAURA – Que dis-tu ? C'est un bel âge au contraire. Notre âge est un âge difficile. Ce sont des hypocrites, des pervers, des fainéants, des petits salauds ; prêts à nous renier à la première occasion. Pourquoi penses-tu qu'ils ont autant d'affection pour nous ? Pour ça ; pour l'inexorable capacité qu'ils ont de nous faire souffrir. Mais observe-les bien, les coups d'œil inquiets qu'ils échangent. Ils bougent à pas feutrés, les yeux brillants, posent leurs belles mains voleuses partout, avec des rougeurs d'une insolence effrontée. Ils arrivent à tromper tout le monde. Sauf une mère. Ce sont les signes du mâle qui se prépare à tromper.

Honte et clandestinité.

CLOTILDE (un nœud à la gorge) – Tu vas me faire pleurer si tu continues comme ça. Massimiliano, Guido, pauvres petits anges !

MAURA – Il y a des moments où je ne sais plus ce que je dis, je vois arriver la catastrophe. C'est une agonie.

Ils savourent, tu sais ? L'hésitation, cette sorte de paresse complice que la nature a envers les adolescents avant de les transformer en homme, voilà... ; avec le pressentiment fébrile de qui se prépare à jeter le masque et à se dédier corps et âme à la jouissance qui leur est réservée. Ils attendent leurs dix-huit ans comme l'esclave attend que ses chaînes se brisent, ces coquins. Le baptême de la chair. Tranquillement et sans pitié ? Sept mois encore : le trente mai. Et après ?

CLOTILDE – J'ai de la chance dans mon malheur que le mien ait un an de moins.

MAURA – Ne te fais pas trop d'illusions Clotilde. Je crois que tu as plus à te préoccuper que moi. C'est tout dire.

Crois-moi. Rappelle-toi qu'il t'a demandé un bateau. Dans un certain sens, un bateau, c'est pire qu'une moto. Pour certaines choses Massimiliano est plus précoce que Guido. Mais vu que tu l'as toujours sous les yeux, tu continues à le voir en maman, comme un enfant. Il marche déjà comme un homme. La même assurance indolente. Les filles se retournent sur lui.

CLOTILDE – Oh, de ce côté, c'est la même chose pour Guido.

MAURA – Tu vois que nous sommes bien d'accord. Il suffit de regarder chacune le fils de l'autre, et on se rend tout de suite compte où ils en sont. Je suis curieuse de voir qui des deux sera le premier. Et l'autre suivra dans les vingt-quatre heures. Imagine s'il voudra rester en arrière.

CLOTILDE – Tais-toi, tais-toi. Je vais me sentir mal... Tu disais... qu'ils vont faire le coup ensemble ?

MAURA – Oui. Aux putes ensemble ! Je les vois, j'en rêve la nuit. Comme si j'y étais. Je pourrais les toucher du doigt ! Et, tu vois, ils ne téléphonent même pas. À cette heure-ci, ils ont eu le temps de se mesurer même les orteils.

CLOTILDE – Maintenant que j'y pense, s'ils sont arrivés chez toi une demi-heure plus tôt, quand j'ai téléphoné, ils auraient dû répondre. Pourquoi n'ont-ils pas répondu ? MAURA – Pour nous faire souffrir, c'est évident.

CLOTILDE – Et Tina, pourquoi n'a-t-elle pas répondu ?

MAURA – Mon Dieu ! (elle attrape le téléphone et appelle chez elle. À peine lui a-t-on répondu qu'elle appuie la paume de sa main sur le micro) C'est elle... « C'est toi, Tina ?... Oui, oui... Dis- donc, comment ça se fait que, il y a une demi-heure, personne n'a répondu quand Madame Clotilde a téléphoné ?... Oui, j'ai compris, et à quoi faire ?...

Appelle-moi le jeune-homme... (à son amie) Elle dit qu'elle était en train d'étendre le linge sur la terrasse... Bizarre, le mardi, ce n'est pas le jour de la lessive. Ah ! C'est toi mon chéri. Pourquoi vous n'avez pas répondu au téléphone avant, quand Clotilde a appelé ?... Oui, elle a téléphoné... Non, avant, avant... Vous étiez descendu acheter un cahier... Non, pour rien, pour rien. Et vous avez pris les mesures ?... J'écoute... Vous êtes sûrs ? Vous avez bien mesuré ? D'un os à l'autre... Ça ne me semble pas possible... Un instant ». (À l'autre) Guido fait un centimètre de plus d'épaules, et les hanches, pareil pour tous les deux.

CLOTILDE (rayonnante, mais pas pour longtemps) – Tu vois, qu'est-ce que je te disais ? Il est un peu plus étroit d'épaules, mais pas plus large de hanches.

MAURA (toujours au téléphone, elle suffoque) – « Quoi ?... Vous avez pris les mesures à Tina aussi ?... Vous aviez compris ?... Qu'est-ce que vous aviez compris ?... (à son amie) Ils ont pris les mesures à Tina aussi !...

« Mais voyons... Qu'est-ce que tu dis, aucune femme peut avoir les épaules aussi larges. À quelle hauteur vous lui avez pris les mesures, petits voyous ? ».

Son amie Clotilde chancelle, elle semble sur le point de s'évanouir.

MAURA – Je te dis que non, ce n'est pas possible, vous devez lui avoir pris les mesures plus bas...

Bien, je vais vérifier quand je rentre... Ah, et 128 de hanches... Non ! Oui, ça me suffit. (Elle doit s'être rendu compte de l'état de son amie) Au revoir, à tout à l'heure.... Non, ne me le passe pas. J'ai à faire.

Elle raccroche et va s'occuper de son amie.

MAURA – Clotilde... Respire, ouvre les yeux. Allez... Reprends-toi, ça va être mon tour. (Elle lui fait avaler un peu de whisky et en boit elle aussi) Qu'est-ce qui se passe ? Allons bon, le hoquet maintenant ? Ça suffit, moi aussi, je commence à avoir la tête qui tourne.

CLOTILDE – Je ne sais plus où je suis. Quelqu'un avec un gros derrière, mais ce n'est pas Massimiliano ! Je sens que je vais tomber de nouveau dans les pommes.

MAURA – Ah non, hein ! La maison brûle et on est là à perdre du temps avec des évanouissements.

CLOTILDE – Tu voudrais me nier le droit aux évanouissements dans une telle circonstance ?

MAURA – Ressaisis-toi et essaie de raisonner.

Elle la fait boire de nouveau et pousse un grand hurlement pour essayer de lui faire passer le hoquet, sans résultat.

MAURA – Tu es enfin consciente qu'il faut faire quelque chose ? Fini le temps des mots !

CLOTILDE – Et qu'est-ce que tu veux faire, désormais ?

MAURA – Tout d'abord, essayer de te faire passer ce hoquet.

CLOTILDE – Tu crois que ça sert à quelque chose ?

MAURA – Peut-être que le délit n'a pas été consommé jusqu'au bout. Ils auraient fait attention à ne pas éveiller nos soupçons en nous disant ça. S'ils sont coupables, ils ne sont pas ingénus, et s'ils sont ingénus, ils ne sont pas coupables.

CLOTILDE – Peut-être que, dans leur innocence, ils ont déjà tout fait sans s'en rendre compte, les pauvres petits.

MAURA – Tu crois ?

CLOTILDE – Qu'est-ce que je te disais ? Là, au milieu de la poitrine, je sens un coup violent qui m'avertit que l'irréparable est arrivé.

MAURA – Non, ce n'est pas encore arrivé. Je les connais. Mais, ça va bientôt arriver. Ce n'est qu'une question de jours.

Peut-être demain même. Désormais, ils l'ont en tête. Qui sait depuis quand.

CLOTILDE – Mon Massimiliano, si pur ! L'initiation sacrée de l'amour. La première fois, avec une servante. Entrer dans la vie par la porte de service ! C'est de ta faute, les laisser seuls avec une dévergondée.

MAURA – Je vais prendre des mesures.

CLOTILDE – Ah, tu as bien su le protéger le fils du général. Dans un grenier avec la bonne. Dans le froid, au milieu des toiles d'araignées, sans même un matelas. Ils auront les os tout meurtris.

Elles boivent de nouveau pour se donner du courage. Hallucinées.

MAURA – Non, non. Je préfère lui offrir une moto, un bateau, lui donner les clés de la maison. Tout ce qu'il veut, mais qu'il s'enlève cette idée de la tête.

CLOTILDE – Et comme ça, ce qu'une servante ne lui aura pas appris, il l'apprendra avec la première garce qu'il rencontrera dans la rue. Mon fils, mon fils !... Elles sont là, à les attendre, les Circées. Ce sont elles qui les auront. Elles nous les volent... Ces boulevards, la nuit. Il n'y a qu'à sortir sous la maison, la prostitution motorisée, les protecteurs des mercenaires, qui tirent sur les clients avarés, les fourgons de la police... (Un cri) Et les maladies vénériennes ! Le long de ces boulevards, les microbes se ramassent à la pelle. La syphilis de son grand-père ne suffisait pas !

MAURA – Arrête de m'angoisser !

CLOTILDE – Non. À chacune son tour. (Lyrique) L'amour, lumière de l'univers, découvert de cette façon. Et s'il n'y a vraiment aucun remède, si on doit se résigner, que la chose n'advienne pas dans l'abjection et la

vulgarité. De tendres et douces créatures conduites à la boucherie. La tristesse, le malaise qui leur tombera dessus après, qui les en consolera ? Ils ne trouveront pas de mains désintéressées et compréhensives pour baisser leurs paupières sur leurs yeux salis, pas une caresses maternelles pour soigner, avec l'oubli du sommeil, la fatigue de la chair contaminée et le dégoût des âmes blessées.

Elle s'élançe vers la fenêtre avec des intentions suicidaires.

CLOTILDE – Je me tue !... Je ne veux pas assister à cette horreur !

MAURA (qui l'a bloquée au passage) – Et moi, j'ai le devoir de t'en empêcher, vile et mauvaise mère. Pas pour toi, seulement pour ton fils. Toi, tu ne le mérites pas. Pour toi, je serais la première à ouvrir la fenêtre et à te dire : vas-y, saute !

CLOTILDE – Oh, je sais. Toi, il suffit de t'avoir comme amie et on n'a plus besoin de se chercher d'ennemies.

MAURA – Si tu te plais dans le rôle de femme conventionnelle, comme tu veux. Moi, je préfère avoir du caractère.

CLOTILDE – Si tu penses que c'est un bien ... Neuf fois sur dix, avoir du caractère veut dire avoir mauvais caractère.

MAURA – Quelle honte. Tu ne vois pas au-delà de ton égoïsme. Je suis meilleure que toi. Toi, tu ne sais que te plaindre. Moi, je suis capable de boire, jusqu'à la lie, le calice de l'amertume. Je suis forte et je défie les frondes et les flèches du sort cruel.

CLOTILDE – Qu'est-ce que je peux faire ?

MAURA – C'est à toi de voir. Moi, je sais quel est mon devoir. Qu'au moins un des deux soit sauvé. Je ne peux pas sauver mon fils, je sauverai le tien.

CLOTILDE – Mais qu'est-ce que tu racontes ?

MAURA – Je suis prête, Clotilde.

CLOTILDE – A quoi ?

MAURA – Tu n'es pas du tout à la hauteur de la situation !

CLOTILDE – Tu me fais peur.

MAURA – Tu avais raison, Clotilde, oh, tu avais bien raison.

CLOTILDE – Qu'est-ce que tu dis ? J'avais raison, moi ?

MAURA – Ce que tu m'avais demandé en rêve.

CLOTILDE – Je t'ai demandé quelque chose en rêve ?

MAURA – Ne renie pas ! Tu n'arrêtais pas de répéter : « sauve Massimiliano, sauve Massimiliano ! ». Je te l'ai raconté. Eh bien, d'accord, je le sauverai. Il ne lui manquera rien de tout ce que tu viens de dire. Ni avant, ni après.

Connaître l'amour, ne sera pas pour lui une honte. Compte sur moi.

Pause. Que le Christ nous vienne en aide.

CLOTILDE – Et bon, vu et considérant que tu ne me laisses pas le choix, qu'il s'agit pour toi d'une compétition de sacrifices et que tu veux démontrer que toi seule est une bonne mère, car c'est ça qui t'intéresse... Bien, moi, je sauverai Guido !

Elles y sont arrivées.

MAURA – Ce n'est pas si pressé. Tu dois bien réfléchir. Je raisonne moi, contrairement à toi. Pour toi, il s'agit seulement d'une impulsion dictée par l'amour propre. Un peu de patience. Tu risques de regretter. Je suis sûre que tu regretteras.

Tu as un caractère faible, tu n'as pas ma force mentale.

CLOTILDE – Je ne regretterai pas.

MAURA – Pour Guido, ce n'est pas si urgent.

CLOTILDE – Mais pourtant il est plus âgé !

MAURA – Justement. Il a plus de capacité de discernement. Et puis, Guido n'est pas aussi sensuel que Massimiliano.

Il a moins d'hormones. Il peut attendre.

CLOTILDE – Il me semble que personne ne peut attendre.

MAURA – Pour Guido, on verra après. Ce qui compte pour le moment, c'est de conjurer le risque.

CLOTILDE – A deux, c'est plus facile.

MAURA – Ne sois pas si pressée. Ce sont des sacrifices qui pèsent, pour qui n'a pas l'énergie morale pour les supporter, et tu peux le regretter pour le restant de ta vie.

CLOTILDE – Je peux les supporter tout autant que toi. Nous verrons laquelle des deux est une meilleure mère.

Une bonne mère, oui, pauvre Guido !

MAURA – Comme ça, à priori, je ne peux pas te le permettre. Je ne peux pas prendre cette responsabilité.

CLOTILDE (résolue) – Ou tous les deux, ou aucun.

Autre brève réflexion pour peser le pour et le contre.

MAURA – Quelle tête dure ! Et bien d'accord, tous les deux. Mais après, il ne faudra pas venir te plaindre à moi. Je t'ai avertie.

Elles trinquent et boivent une dernière fois pour trouver la force de passer à l'action.

CLOTILDE (s'écroulant) – Pauvre de nous.

MAURA – Tu vois ? Tu ne tiens pas le coup. Pour toi, ce serait un trop grand traumatisme. Crois-moi. Toi, attends ; attends. Laisse-moi faire.

CLOTILDE – Il n'en est pas question. Je suis prête moi aussi. Et j'en suis tout-à-fait capable.

MAURA (se dirigeant vers la porte, laissant derrière elle un long soupir telle une traîne royale) – Il faut agir. Si on n'intervient pas à temps, l'ignoble réalité décapitera nos rêves et leur gloire. Je trouverai une excuse, ce n'est pas la première fois que l'un des deux dort chez l'autre.

CLOTILDE – Envoie-le-moi.

MAURA – Tu ne sais pas combien ça me coûte.

CLOTILDE – A qui le dis-tu ? Je ne peux pas y penser. Te le laisser là... !

MAURA – Et, moi, trouver le courage de lui dire : va !

CLOTILDE – Tu es prévenue : Si tu ne m'envoies pas le tien, je viens reprendre le mien.

MAURA – Mais qu'est-ce que tu dis ! Et en plus, comment je ferais, je resterais à la maison avec tous les deux ?

CLOTILDE – Toi, Maura... Tu pourrais...

MAURA – Je pourrais quoi ?

CLOTILDE – Je veux dire, l'excuse de venir me chercher pour que j'aie dîner chez vous. Moi qui ne me sens pas bien...

Il se fait tard... Le brouillard, un coup de fil et chacun reste passer la nuit où il est.

MAURA – Toi alors !... Pauvre chou.

CLOTILDE – Merci.

MAURA – Je ne parle pas de toi, mais de lui.

CLOTILDE – Comment peut-on faire ?!

MAURA – Avec des manières douces. Déçues et souffrantes. Chacune se plaignant de son propre fils et

décantant les vertus de l'autre. Et, surtout, critiquer leurs pères. Que ça arrive comme une consolation.

CLOTILDE – Mais bien sûr, je sais. Je disais : qu'est-ce qu'on peut faire... ? MAURA – Explique-toi mieux. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

CLOTILDE – Je te donne un pyjama à lui.

MAURA – Compliments ! Tu n'as pas une once de sens moral ! Tant qu'à faire, autant leur dire que nous nous sommes mises d'accord, et qu'ils pensent que nous échangeons nos fils afin de consommer un inceste par maternité interposée.

CLOTILDE – Tu dois toujours leur attribuer des perversités et des malices qu'ils n'ont pas. Quelle brutalité à dire les choses !

MAURA – Excuse-moi. Je suis tout excitée, je voulais dire confuse. Je lui en donnerai un de Guido.

CLOTILDE – En flanelle. Et couvre-le bien. Et moi je lui en donnerai un de Massimiliano. Ça m'impressionnera moins.

MAURA – En popeline. Dans le fond, c'est l'unique différence qui existe entre eux. Demain, tu me raconteras.

CLOTILDE – Toi aussi. On se téléphone.

MAURA – Ah, j'oubliais, il est habitué à dormir sur le côté droit.

CLOTILDE – Tu as bien fait de me le dire. Je me mettrai à gauche. Et toi... Oh mon Dieu, mon Dieu !... Je te recommande... Avec délicatesse.

MAURA (l'étreignant) – Ma chérie, tu me connais. Comme s'il s'agissait du mien. Je sais le prendre. (Elle sort sous les sifflements du public)

Que les puritains ne soient ni troublés ni alarmés. On ne verra rien. Ce qui devait se passer se passe durant l'entracte, loin des regards indiscrets, sans bruit, sans scandale, sans dangers ; derrière des portes fermées qui ferment bien, dans des pièces avec tout confort, bien chauffées, avec des lits qui ne grincent pas, aux draps propres, et des salles de bains communicantes.

DEUXIEME ACTE

Ce n'est pas toujours vrai que les actions sont pires que les mots. Souvent, c'est l'inverse. Mais, entre gens bien élevés, certaines choses sont plus faciles à dire qu'à accomplir. Tout est affaire de décision, de manière et de tact. Être conscient d'avoir réussi à surmonter une entreprise ardue est toujours une ressource qui tonifie et fortifie la personnalité, cela est certain. Ensuite, éventuellement, l'habitude fait le reste et, à condition que ce reste soit agréable, on peut toujours compter sur l'habitude. C'est à ça et à rien d'autre, par exemple, que l'on doit qu'Ève insistant auprès d'Adam pour le jeu en question, l'espèce humaine a eu le développement qu'elle a eu et que, même avec l'avantage de se tenir compagnie, on se trouve si à l'étroit. Ainsi, somme toute, ils furent quatre à en tirer avantage ; d'un côté y contribua la conscience d'un sacrifice nécessaire - la parole héroïque ne fut jamais prononcée, il ne manquerait plus que ça, mais fut toujours supposée - et l'on sait quelle force donne aux actions humaines une conviction morale masquée en sentinelle active et permanente pour mener à bout un devoir ; d'un autre côté, a prévalu la tension d'une exigence naturelle ne pouvant plus être prorogée et sur le point d'exploser qui sait comment et dans quelle direction – soyons justes : un problème ressenti par quiconque n'est pas indifférent à sa progéniture – et personne n'ignore les bienfaits salutaires sur la chair et l'esprit de l'opportune distension des nerfs pour l'exubérance fébrile de la jeunesse ardente, que Dieu les bénisse.

En d'autres termes, les mamans, si l'on peut dire, redevinrent des femmes et les adolescents furent promus jeunes hommes. À part la morale, personne n'y perdit rien, et quand donc la morale, de sa propre initiative, s'est-elle lamentée qu'on lui ait volé quelque chose ? Cela ne veut pas dire que, rue Bianca Maria, comme, mais un peu moins, Boulevard Porta Nuova, les heures intenses entre le crépuscule et la nuit de cette journée de brouillard du mois de novembre passé aient été simples, du moins jusqu'au moment d'éteindre la lumière.

Même si - hypothèse - sans pouvoir l'avouer, d'un côté comme de l'autre, il pouvait y avoir la meilleure disposition, les inhibitions qu'en fait-on ?

Freud a bien ses droits lui aussi, et depuis le miracle économique, il est entré dans les meilleures familles. Mais quel bon sommeil après ; et quelle douceur mêlée à de vertigineuses promesses, la honte déjà plus pâle du réveil, si délicatement soignée ! Quant à laisser filtrer quoi que ce soit de ce qui s'était passé : rien ! En troisième, au lycée Parini, le matin du 28 novembre, durant l'appel quotidien, il manquait deux élèves : Guido M.

et Massimiliano F., absents justifiés et il y avait un peu de vrai ; pour un rhume le premier, pour un lombago le second, on téléphona au proviseur et ce fut tout. À ce propos, il faut admettre que, quelquefois, c'est une injustice de se montrer pessimiste et malveillant face aux maladies. Il n'y eut pas un enseignant ou un condisciple, après cette brève indisposition, à ne pas les trouver plus mûrs et plus désinvoltes.

Dans la vie de chaque adolescent, il y a une heure merveilleuse et terrible, longuement convoitée, qui compte au moins comme une année, mais que dis-je ? Comme dix ans ! Tant et si bien que, même la périlleuse épreuve des examens fut contournée sans efforts ; et le discours de la moto, comme celui du bateau, devint moins urgent, ce qui, de plus, représentait une économie (momentanément).

Prodige d'équilibre entre la physiologie satisfaite et la bonne santé, les enfants avaient autant mûris que les mères avaient rajeunies. Calculant que le fait, pour les premiers, cela avaient signifié à peu près cinq ans de gagnés, et pour les secondes autant de perdus, ils s'étaient réciproquement et respectivement venus en aide, diminuant les distances de dix ans, et que cela suffise à rassurer les censeurs. L'invention et la mise en œuvre de la maternité croisée signifie résoudre beaucoup de problèmes.

Le printemps passa, l'été est passé et maintenant l'automne approche. À travers les rideaux ouverts de l'accueillant salon du boulevard Bianca Maria, envahi par le soleil méridien s'étalant dans un ciel de Lombardie limpide et immobile, tellement beau quand il est beau, il faut le reconnaître, tout le monde peut constater qu'aujourd'hui, 5 septembre, à l'insu de ceux qui sont en train de forer le sous-sol du métro, Milan s'est appropriée d'une journée resplendissante qui ne lui appartient pas, la volant qui sait où, peut-être à Varèse, peut-être à Pavia, mais qui ne vole pas aujourd'hui ? Hélas, on ne peut imaginer un ciel sans jamais de nuages. La plupart de nos tracasseries vient de ce que nous considérons éternel ce qui est provisoire. Et, pourquoi, mon Dieu, pourquoi oublie-t-on, avec autant de facilité, les remplaçant par d'autres de rechange, les raisons primitives de nos choix, voilà le mystère. Mais comment en persuader l'estivale Maura qui déjà presse contre la serrure, incapable de réprimer sa propre incontinence émotive ? Mille excuses, belle madame, entrez, je vous en prie, désormais, depuis huit mois la glace entre nous est brisée.

Maura entre, explosive, à la manière des premières actrices, appréciées pour la vigueur de leur tempérament. Elle ne trouve personne et marche nerveusement avec l'irritation déçue du duelliste dont l'adversaire a manqué au rendez-vous. Pourquoi, vu qu'elle y est et que personne ne la voit, renoncer à épier et écouter à travers la serrure ? Puis, dotée d'un caractère tendant au monologue, elle ne peut éviter d'en profiter. Mais, que ne pardonne-t-on pas à une belle femme de quarante ans qui en a perdu cinq durant l'entracte ?

MAURA – Naturellement, madame repose. Pas une fois on ne la trouve prête, pas une seule fois ! Le petit somme après le déjeuner, la petite heure de relax, le massage au cou, le rouleau sur les hanches, la friction d'huile de tortue sur les chevilles, le régime de Hauser, la petite tisane du soir, les bouchons dans les oreilles contre le bruit... Tout ça, dans les justes proportions. Je pense bien qu'elle garde la ligne ! Elle gaspille une fortune pour économiser en années. Mais, soyons justes, pour une femme, quel meilleur emploi peut-on faire de son capital ? La malheureuse, elle connaît tous les trucs. Avec l'excuse d'aimer les objets anciens, elle a des miroirs opaques. Stupide que je suis, moi, toujours avec le vieux système des biftecks crus de cheval sur les joues... Ce qui, en plus, n'est même pas une économie, au prix où est devenu la viande sans os, et on ne peut pas l'utiliser plus d'une fois parce que, conservée au frigo, elle perd ses vitamines.

Mais, elle ne dit pas qu'une fois utilisés, elle fait manger les biftecks à sa femme de ménage, qui n'en peut plus. Elle n'a peut-être pas eu le temps d'y penser, s'étant mise à appeler derrière une porte.

... Clotilde... Tu es vivante, Clotilde ?

CLOTILDE – Un petit instant.

MAURA – Prends ton temps, ma chérie... Si, au moins elle avait dit : un instant ; mais non, un petit instant, petit, lui aussi, un bijou. Elle a tout petit, même le cerveau. (La revoilà devant son miroir, patience). Regarde là ! Chaque ride est un drame. Bien mieux qu'avec les cartes ou les fonds de café, sur le visage d'une mère on peut lire le passé d'une famille ! On a beau dire, l'âge, la cellulite, la tension... Des histoires ! Le cœur et le tempérament, c'est ça, les véritables ennemis de la peau. Mais, elle, elle n'en a pas, c'est un animal à sang froid. A-t-elle-même des sens ? Elle en a à faire pour se conserver. Moi, en revanche, qui en ai à revendre, j'ai un visage qui semble la force du destin dirigée par Toscanini. Un champ de bataille. (Encore faut-il voir si avant une victoire ou après une défaite). Mes blessures morales, je les porte écrites sur mon visage, comme un ancien combattant ses médailles. J'ai son âge et je semble sa fille, je voulais dire, sa mère. Ah, pauvre de moi, je crois qu'il ne me reste plus que le lifting qui coûte comme dix opérations, ces voleurs de chirurgiens ! Et après, il va m'arriver la même chose qu'à Bianca qui a les yeux qui s'ouvrent quand elle ferme la bouche et la bouche qui reste ouverte quand elle ferme les yeux et, la nuit, toutes les mouches sont pour elle. Bah !...

Elle va s'allonger sur le divan. Elle enlève le coussin de dessous sa tête et le met sous ses pieds afin de surélever ses jambes, comme ça le sang circule mieux. En même temps, elle perfectionne son traitement avec des tapotements légers autour de ses paupières, mais l'interprète sait mieux le faire qu'elle.

Ce n'est pas de chirurgie esthétique ou de régimes dont j'ai besoin. C'est la maternité qui m'a détruite, gravant ses ruines au fer rouge sur tout mon corps. Elle te dévore, t'annule. Il sera content, celui-là en haut, quand elle m'aura complètement détruite

Les yeux au ciel, naturellement, et en même temps une main qui tombe et va finir sur un journal : le « Corriere della Sera » qui était là, comme par hasard.

Figure-toi qui était en première page aujourd'hui aussi ? Le seul qui ne vieillit pas, c'est Fanfani. S'il y avait au moins quelque beau crime pour se calmer les nerfs. (N'en doutons pas, il y en a sûrement, cinquième page, troisième colonne. Et pendant qu'elle tourne les pages, juste pour ne pas perdre de temps, un autre petit coup de fil). Clotilde !... Combien de temps tu mets à te maquiller ? Allez. Avec moi, ce n'est pas nécessaire. Je n'irai pas le divulguer.

CLOTILDE (toujours de l'extérieur) – J'arrive tout de suite.

MAURA (elle a trouvé ce qui l'intéressait) – « Catania, lycéen amoureux, enlève son professeur de grec de cinquante ans ». Des choses qui n'arrivent qu'en Sicile. Que Dieu la bénisse ! Et après, on s'étonne qu'on dise du mal des méridionaux. C'est sûr que ça a été une chance de naître en Lombardie !... « Bonn, honorable vieille dame, supprime par jalousie à coup de revolver son chauffeur de vingt ans... » Toujours du sang ces Allemands... Idiot ! Avec la mort-aux-rats qu'on trouve en vente libre dans les drogueries et la bière comme boisson nationale : une insulte à la Providence. Oh, finalement te voilà.

En effet, Clotilde est arrivée, et le monologue peut se transformer en dialogue.

CLOTILDE – Pourquoi t'en prends-tu à la Providence ?

MAURA – Je me comprends. On parlait de poison.

CLOTILDE – Avec qui parlais-tu ?

MAURA – Avec le « Corriere della Sera ».

CLOTILDE – J'avais cru que tu parlais toute seule.

L'autre, probablement, se serait mise à lui expliquer les avantages du monologue. Mais elle lui jette un coup d'œil et cela suffit à changer le cours de ses pensées, car elle se rend compte qu'elle a face à elle une vision incorporelle, enveloppée, mais il serait plus juste de dire dissoute, dans une robe de chambre de voile et dentelle couleur pervenche, faisant d'elle un être angélique, offert aux tendres langueurs d'un pathétique état d'âme rétrospectif.

MAURA – Clotilde ! Mais qu'est-ce que tu t'es mis sur le dos ? On dirait la Duse après avoir été abandonnée par D'Annunzio.

CLOTILDE – Tu trouves ?

MAURA – Oui, je trouve ! Fais-toi voir... Tourne-toi... Uhhh !

CLOTILDE – Qu'est-ce que ça veut dire : uhhh ?

MAURA – On dirait ton portrait. Tu vis de silence, de sommeil et de tension basse. Du reste, cette façon de s'habiller comme ça fait trente ans, elle est en accord avec ton type.

CLOTILDE – Ah, vraiment ? Toi en revanche, tu n'imagines pas comme je te trouve bien...

MAURA – Oh, c'est un petit tailleur tout simple de la Biki.

CLOTILDE – Qui, à vrai dire, n'est pas très adapté à ta silhouette. Tu devrais éviter tout ce qui contribue à te masculiniser.

MAURA – Les hanches, hein ?

CLOTILDE – Non, penses-tu, pas du tout !

MAURA – Ah, je comprends, après si longtemps, tu n'as toujours pas digéré que je t'ai dit que Massimiliano avait les hanches larges et tu veux me rendre la pareille.

CLOTILDE – Quelle méchanceté ! Quelquefois, je pense que si tu pouvais m'étrangler, tu le ferais. MAURA – C'est toujours une erreur, dans certains cas, d'utiliser les mains. On risque de se faire mal. CLOTILDE – Il faut du mérite pour te faire un compliment. Je voulais dire que, même mal habillée comme de coutume, tu as un bel aspect, imagine un peu.

MAURA – C'est ça ! C'est parce que moi je suis sincère et toi non.

CLOTILDE – Tu te trompes. Tu sais que, moi, ce que j'ai sur le cœur je le dis.

MAURA – Je viens de l'apprendre.

CLOTILDE – C'est pourtant la vérité.

MAURA – Clotilde, s'il te plait, n'échangeons pas les rôles. C'est déjà assez difficile avec chacune le sien.

CLOTILDE – C'est toi qui as voulu échanger.

MAURA – Ne confondons pas les enfants avec les rôles.

CLOTILDE – Avec toi, c'est devenu impossible d'échanger deux mots sans se disputer.

MAURA – Qu'est-ce que je dois te dire, ce sera parce que chacune de nous voit en l'autre sa belle-mère.

CLOTILDE – Toi, tu as dû te jurer de me tuer à force de brutalité. C'est pire de jour en jour, Maura. MAURA – Et pourtant, tu dis que tu me trouves bien, c'est sûr qu'on peut se fier de ta sincérité. CLOTILDE – Je ne me référais pas à ta férocité, je me référais à ton aspect. La première a empiré, mais qu'est-ce qu'on peut y faire, tu es comme ça. Mais ton aspect a amélioré. Je regrette, mais je ne peux rien y faire.

MAURA – Tu vois, tu as dit je regrette. Tu t'es révélée.

CLOTILDE – Si tu veux que je le regrette, je le regrette. Mais ça n'empêche pas que je te trouve bien.

MAURA – Tu sais ce que je te dis ?

CLOTILDE – Toujours la même, tu sais bien que non.

MAURA – Bon, c'est une façon de dire.

CLOTILDE – C'est sûrement une chose désagréable ou une chose indécente.

MAURA – Et pourquoi pas les deux ensemble ?

CLOTIDE – Bah ?

MAURA – Bah, quoi ? Ce que tu es irritante avec tes bah ! On dirait une chèvre... Qu'est-ce ce que tu fais maintenant ? Tu pleures ?

En effet, elle essuie quelque chose d'humide au coin de son œil.

MAURA – Ca va, arrête, tu fais couler ton rimmel, et après tu dois encore te remaquiller. Et tu en as pour une autre demi-heure. On en était où ?

CLOTILDE – Tu sais ce que je te dis ?

MAURA – Ah oui. Tu n'as aucun sens de l'observation, voilà ce que je voulais dire. Du reste, ce n'est pas une nouveauté.

CLOTILDE – Pourquoi tu dis que je n'ai aucun sens de l'observation, excuse-moi ? Tu peux au moins m'expliquer ce qui te fait dire ça ?

MAURA – Seulement que tu dises que tu me trouves bien, avec le volcan que je sens à l'intérieur.

CLOTILDE – Je ne peux pas m'en empêcher

MAURA – Tu le fais exprès.

CLOTILDE – Je le dis parce que c'est comme ça.

MAURA –Vraiment ?

CLOTILDE – Vraiment.

MAURA – Je ne sais pas comment tu peux faire une telle constatation. Surtout quand il s'agit d'une chose qui te fait pleurer de peine.

Clotilde préfère rester muette

MAURA – Mais, tu trouves ? Vraiment ? Sérieusement ?

CLOTILDE – Oui, je trouve, vraiment, sérieusement.

MAURA – Écoute, pour te montrer mon esprit conciliant : j'accepte de croire en ta sincérité, mais toi, en échange, explique-moi en quoi tu me trouves améliorée.

CLOTILDE – Qu'est-ce que je dois te dire ? Ces derniers mois, on dirait que tu as rajeuni, c'est tout.

MAURA – Qu'est-ce que tu as dit ? Répète, s'il te plait.

CLOTILDE – Tu as comme rajeuni.

MAURA – Ca veut dire quoi comme ?

CLOTILDE – Comme. Qu'est-ce que ça doit vouloir dire ?

MAURA – Voilà la démonstration de ta mauvaise foi. Si tu pensais vraiment ce que tu dis, tu n'aurais pas eu besoin de dire comme. C'est comme dire peut-être : je te trouve comme maigrie, comme enrhumée ? Tu aurais dit : Tu as maigri et c'est tout. Tu mens même quand tu dis un mensonge. CLOTIDE – D'accord, tu as rajeuni.

MAURA – Mais comme ça te coûte de le dire !

CLOTILDE – Changeons de conversation, si tu veux bien. Je commence à avoir mal à la tête.

MAURA – Avec toi, on ne peut jamais avoir une conversation spontanée ! Il faut toujours t'arracher les mots avec une tenaille.

Silence de pierre

MAURA – Comme d'habitude, quand tu es mise au pied du mur, tu te tais.

CLOTILDE – Je me suis tue pour allumer une cigarette.

MAURA – Rajeunie ! Même si durant la journée je me sens toujours fatiguée et la nuit, je n'arrive pas à dormir.

CLOTILDE – N'exagérons pas maintenant. Pas de miracles non plus. Rajeunie, un peu rajeunie.

MAURA – Je comprends, comme, c'était restrictif, ça voulait dire un peu.

CLOTILDE – C'est ça, oui, un petit peu, une idée, une impression.

MAURA – Clotilde, halte ! Je te vois venir, un peu plus et je vais m'entendre dire que j'ai vieilli.

CLOTILDE – Toujours excessive.

MAURA – Tu as dit une impression. Ce ne sera pas l'effet de ces lumières basses qui éclairent seulement du cou vers le bas.

CLOTILDE – Mais elles ne sont pas encore allumées !

Maintenant, c'est Maura qui se tait et va se verser à boire.

MAURA – Toi, Clotilde, tu as remarqué que d'un jour à l'autre, personne ne te fait plus de compliments à la lumière du soleil ?

CLOTILDE – Bah, à Milan on a l'avantage que c'est toujours nuageux. MAURA - Nuageux ou pas, le peu de fois que quelqu'un se donne la peine de te dire une parole encourageante, c'est

toujours sur le tard, quand on ne voit pas très bien.

CLOTILDE – Tu dis, tu n'es pas un peu pessimiste ?

MAURA – Je dis, Clotilde, je dis. Moi, la dernière fois qu'on m'a fait une proposition un peu indécente, c'était de dos, entre une scène et une autre du dernier acte du Trovatore. Au moment du Miserere, tu sais quand il y a cette atmosphère de cimetière et qu'on s'attend à ce que d'un moment à l'autre entrent des vampires alors qu'avec une sensualité fulminante entre le baryton.

CLOTILDE (une impression à elle) – Brr ! Les vampires. Cela me fait peur !

MAURA – Ne sois pas si conventionnelle, Clotilde. Rien que des histoires. Même les vampires ont leurs bons côtés. Comme les barytons d'ailleurs.

CLOTILDE – Mais ils mordent.

MAURA – Justement.

CLOTILDE – Les barytons aussi ?

MAURA – Et pourquoi les barytons ne mordraient-ils pas ?

CLOTILDE – Je n'en sais rien.

MAURA – Moi si.

CLOTILDE – Comment fais-tu pour le savoir ?

MAURA – C'est comme si on me l'avait dit. Les barytons mordent mieux que les ténors.

CLOTILDE – Mais à propos, maintenant que j'y pense, Cela fait un siècle qu'on ne représente plus le Trovatore à la Scala.

MAURA – Tu n'as pas beaucoup de mémoire Maura, la dernière fois c'était l'hiver dernier.

CLOTILDE – Tu en es sûre ?

MAURA – Oui Clotilde, j'en suis sûre.

CLOTILDE – Ah, oui, je me souviens, je le confonds toujours avec le Rigoletto.

MAURA – Dans le Rigoletto, il y a le bossu. Il suffit de s'en souvenir, et tout risque de confusion disparaît. Cela devient un réflexe conditionné. Tu l'associes à Léopardi et tu ne peux pas te tromper.

CLOTILDE – Tu as raison. Oui, oui, je me rappelle. Tu avais une échancrure qui se précipitait jusqu'en bas des reins. Plutôt osé, admetts-le. Maintenant, je comprends.

MAURA – Naturellement, tout le monde met en valeur ce qu'il a, non ? Pourquoi, tu as quelque chose à redire sur mon dos ?

CLOTILDE – Figure-toi, je reste de l'avis que d'un autre côté ton décolleté est encore remarquable. .

MAURA – Je voudrais voir ! Il est fameux dans tout Milan. Plus de tentations sont tombées dessus que d'eau sur le dôme de Milan.

CLOTILDE – Maura, un peu de retenue s'il te plait ! Tu deviens triviale ...

MAURA – Excuse-moi, ma chérie, ne t'énerve pas, mais il faut rappeler certaines vérités. Aujourd'hui, il y a

une déplorable tendance à l'oubli. En effet, notre défaut, à nous Lombards, c'est la modestie. On a toujours besoin que ce soit les autres qui reconnaissent nos qualités. Il faudrait prendre exemple sur les méridionaux. De ce que côté-là, on a encore tout à apprendre.

CLOTILDE – Que veux-tu, c'est la mentalité nordique.

MAURA – Ce n'est pas la mentalité nordique, c'est l'ingratitude. On est chez soi, et c'est comme si on vivait à l'étranger.

CLOTILDE – Bah !...

MAURA – Comment ça, bah ?

CLOTILDE – Ce que tu peux être irritable, Maura !

MAURA – Contrairement à toi qui ressemble de plus en plus à un de ces flans à la vanille qui ne manquent jamais dans les menus suisse. (Inattendu, mais on comprendra après) C'est de pire en pire, Clotilde, je suis assaillie par des angoisses. J'ai de terribles pressentiments, je passe d'un tourment à l'autre.

CLOTILDE – Tu ne veux pas essayer le cocktail de Vally ? Gin, whisky, valériane et camomille, avec un zeste de citron, un soupçon de cannelle et trois gouttes d'angusture. Un miracle, il paraît.

MAURA – De la valériane ! Mais même les tranquillisants ne me font plus rien. Ça m'abrute et c'est tout. Je fais continuellement des cauchemars. Je passe mes nuits, les peu de fois où je réussis à dormir, à déambuler dans des rêves terrifiants.

CLOTILDE – Quand j'étais jeune, je faisais toujours un rêve effrayant. J'étais suivie dans un bois par des hommes terrifiants, armés d'énormes pistolets, d'épées et de poignards sanglants. MAURA – Tous ensemble, où un à la fois ?

CLOTILDE – Il n'y avait pas de règles fixes.

MAURA – Et après ?

CLOTILDE – Quand ils étaient sur le point de m'atteindre, je me réveillais en hurlant, terrorisée : au secours, maman, papa. C'est ce genre de rêve que tu fais ?

MAURA – Que je faisais tu veux dire. Mais moi je ne me réveillais pas. Maintenant, dans un certain sens, c'est le même rêve, mais comme un film tourné à l'envers. C'est moi qui les suis. Et c'est encore pire. CLOTILDE – Alors, ce sont eux qui crient au secours ?

MAURA – Mais non, c'est toujours moi. C'est justement ça que je n'arrive pas à comprendre, parce que quand c'était eux qui couraient après moi, je n'étais pas effrayée, je ne criais pas, si je me souviens bien. CLOTILDE – Et, qu'est-ce que tu cries maintenant ?

MAURA – Massimiliano !

CLOTILDE – Maura !...

MAURA – Je suis désolée, tu n'avais qu'à pas me le demander. Mais ce qui est curieux, c'est qu'il y a six mois, je criais : Guido !

CLOTILDE (après une brève réflexion) – Tu pourrais essayer le yoga. Le moral régénéré à travers l'équilibre physique.

MAURA – C'est ça, avec l'arthrose qui me tourmente, maintenant, je vais m'amuser à mettre les jambes en l'air et la tête en bas.

CLOTILDE – Ça va peut-être te sembler anachronique, mais moi ce qui me fait du bien, c'est un bain bouillant avant d'aller dormir.

MAURA – Ce que tu peux m'énerver. Moi, par contre, ça m'excite terriblement. Mais, il est vrai, qu'est ce qui ne m'excite pas ? Je mourrai sans avoir compris pourquoi certaines personnes ont besoin de cocaïne pour se stimuler.

CLOTILDE – Tout dépend du système neurovégétatif. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Moi, par exemple, je suis vagotonique, et toi ?

MAURA – Que veux-tu que je te dise ? Mon ennemi, c'est le grand sympathique, Clotilde. Ou tous les deux. L'un tire d'un côté et l'autre de l'autre : c'est une agonie.

MAURA – Je comprends.

CLOTILDE – Qu'est-ce que tu comprends ? Tu t'es mise à étudier la médecine maintenant ? À ton âge ?

MAURA – Pourquoi ? Quel âge j'ai ?

CLOTILDE – Le même que moi, Clotilde, le même que moi.

MAURA – Et alors, on est amies, non ?

CLOTILDE – Tu as raison, ma chérie, tu as raison, excuse-moi.

Elle se jette à son cou et l'embrasse convulsivement. Cette folle.

CLOTILDE (après réflexion) - Comment tu peux dire que j'ai le même âge que toi, alors qu'au collège, tu étais trois classes au-dessus de moi.

MAURA – Je n'en sais rien, tu as dû redoubler.

CLOTILDE – Je n'ai jamais redoublé une seule classe.

MAURA – Et alors, c'est moi qui ai dû sauter des classes. Ne me fais pas dire des choses désagréables que je regretterai après.

CLOTILDE – C'est ça, maintenant, toi tu serais capable de regretter une de tes perfidies.

MAURA – Ca veut dire que j'étais plus intelligente que toi, ma chère, voilà, tu es contente maintenant? (la voyant porter son mouchoir à ses yeux)... Ah, mais c'est un vice (pire que les madones démocrate-chrétiennes en période d'élection !)

CLOTILDE – Excuse-moi, mais tu ne manques pas une occasion de me traiter d'idiote.

MAURA – Je me suis limitée à dire moins intelligente. D'ailleurs, j'ai une licence et toi non. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? C'est simplement une question de nature. Aujourd'hui, l'intelligence, c'est plutôt un handicap.

CLOTILDE (tout à coup explosive. Que va-t-il se passer ?) – On est amies Maura, on est amies ! Je ne sais pas ce qui pourrait arriver si on n'était pas amies.

MAURA – Mais, pour être amies, ma chère, ce n'est pas une obligation de la Constitution d'avoir le même niveau de culture. L'analphabétisme n'a jamais empêché qu'on puisse être ami avec quelqu'un. Il ne manquerait plus que ça. Et la démocratie, alors ? On ne pourrait plus coucher avec qui nous plait.

CLOTILDE – Maura ! Quel langage !...

MAURA – Je parlais en général. Quant à nous, je voulais dire, une licenciée en lettre avec de très hautes notes et les félicitations du jury peut très bien être amie avec quelqu'un qui a seulement son brevet... Et sans qu'il faille pour ça s'émouvoir à chaque instant.

CLOTILDE – J'ai beau me le dire moi-même, rien n'y fait. Depuis quelque temps, je ne me reconnais plus, la moindre chose me fait venir les larmes aux yeux.

MAURA – Et qu'est-ce qui te fais venir les larmes aux yeux maintenant, dis-moi un peu ?

CLOTILDE – Tu as dit que j'avais obtenu mon brevet avec peine, ce n'est pas vrai.

MAURA – Ma parole, on dirait que tu es encore inscrite à l'Action catholique. Je n'aurais jamais pensé que toi, tu puisses te sentir complexée parce que tu n'es pas licenciée. Laissons tomber. (Soudain, toute changée, pétillante et gaie, sans manquer d'afficher de la générosité) Allons, un peu de bonne humeur ! (Après avoir allumé deux des abat-jours) Tu as bien fait, tu sais, de mettre des abat-jours partout dans l'appartement, tu as vraiment bien fait. Je vais te copier l'idée. Tu manques peut-être de culture, mais tu as de bonnes intuitions. Si seulement il y avait plus de femmes avec l'instinct de défense que tu as. Chez moi, avec l'impudence de tous ces luminaires géants au milieu du plafond, pleins de paillettes, c'est un continuel attentat. Ce que Guido peut me m'énerver : toujours tout allumé. En slip et tout allumé, le porc. CLOTILDE (consolée) – C'est sûr. Les lumières d'en haut, c'est désastreux.

MAURA – Comme tu dis, le moindre signe de personnalité devient tout de suite une ride. Toi, tu as compris ça depuis un bout de temps et tu y as remédié. Tu possèdes le sens de l'illumination adéquate, au moins ça. Et c'est plus important que de connaître la date de naissance de Métastase ou que d'être capable d'extraire une racine carrée. On vivra dans l'obscurité, mais on résiste. Mais, malgré tout, l'obscurité, non Métastase, je veux dire... Malgré tout, si je dois être sincère, je te trouve bien moi aussi. Vraiment, je dois dire. Bien sûr toujours

anxieuse, émotive, fatiguée : habillée en gris perle, enfin, toujours dans ton genre, si on veut, mais bien.

CLOTILDE – Je t'en prie, ne parlons pas de ça.

MAURA – Disons que tu te conserves bien, c'est ce qui compte.

CLOTILDE – Ce n'est pas vrai, tu ne sais pas comment je me sens à l'intérieur.

MAURA – L'intérieur, ça ne se voit pas.

CLOTILDE – Dedans, dedans !

MAURA – Clotilde, tu recommences ? Tu devrais voir, comment je me sens moi dedans !

CLOTILDE – A propos...

MAURA (elle aussi, simultanément, étranges femmes) – A propos...

CLOTILDE – Tu me fais écho ?

MAURA – Quel écho ? J'ai dit à propos. Je voulais te poser une question.

CLOTILDE – Moi, par contre, je voulais passer un coup de fil. Tu permets ?

MAURA – Figure-toi. D'abord toi. Tu es chez toi.

CLOTILDE – « ...Le professeur, s'il vous plaît... Il n'est pas à la clinique ?... C'est lui qui m'avait dit d'appeler aujourd'hui à six heures... Oui, aujourd'hui. Bon, j'essaierai à nouveau plus tard... Non, non, ce n'est pas nécessaire, ça ne fait rien... Il suffit de lui dire, la dame de la rue Bianca Maria chez qui il est allé faire une visite l'autre jour... C'est ça... Sinon, je le rappellerai plus tard, chez lui... Non, ça n'a pas d'importance... ».

On n'arrive jamais à parler avec ces lumières à cinquante mille lires la visite ! MAURA – Clotilde, tu m'inquiètes. C'est quoi tous ces mystères ?

CLOTILDE – C'est ça, tu imagines que je vais me mettre dans les mains d'un assistant, pour que tout Milan le sache dans les quarante-huit heures ?

MAURA – Pourquoi, qu'est-ce qui t'arrives, tu es malade ?

CLOTILDE – Tu as bien entendu, non ? J'attends les résultats d'un certain examen.

MAURA – Mon Dieu, de quoi s'agit-il, parle !

CLOTILDE – Rien de spécial. Je ne me sens pas bien. Cela arrive, non, de temps en temps.

MAURA – Les poumons. C'est sûrement les poumons. Je devais l'imaginer. Avec cette mine, cette anémie perpétuelle : la manie de la pâleur spirituelle, les régimes pour garder la ligne. Et ce sont les poumons qui s'en ressentent.

CLOTILDE – Espérons.

MAURA – Mais qu'est-ce que tu dis ? Tu espères avoir quelque chose aux poumons ? Tu perds la tête, Clotilde ?

CLOTILDE – Je ne sais pas, on verra. Je ne crois pas... mais non, certainement pas. Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit.

MAURA – Ce que tu mens mal, ma chérie, quand tu dis la vérité.

CLOTILDE – Mais je ne mens pas, je t'assure. C'est la dernière chose qui me passe par la tête.

MAURA – Les poumons, mais c'est une maladie contagieuse.

CLOTILDE – Et à qui je devrais la passer, excuse-moi ?

MAURA – C'est criminel, voilà, c'est criminel. Tu dis, à qui je devrais la passer ! Et tu prétends être une bonne mère.

À tous les deux, tu la passes. Oh, pauvres garçons, pauvres garçons. Au mien et au tien. Innocents, soustraits à la pâle spirochète pour être donnés en pâture au bacille de Koch. Mais tu ne te rends pas compte, inconsciente que tu es ?

Et, en plus, tu continues à fumer ! Jette cette cigarette, tu comprends, jette tout de suite cette cigarette.

Et elle la lui arrache brutalement de la bouche.

MAURA – C'est maintenant que tu devrais pleurer, pas avant, malheureuse ! Tout à l'envers.

.CLOTILDE – Et ce n'est peut-être pas tout à l'envers ce que nous faisons depuis cet hiver ?

MAURA – Clotilde, il s'agit de situations particulières...

CLOTILDE – Quelles situations ?

MAURA – Ne me fais pas spécifier, essaie de comprendre... Tu y es ?

CLOTILDE – Je m'y efforce.

MAURA – Miséricorde !... Elle est bien chauffée au moins ta chambre ?

CLOTILDE – Je dois laisser passer un filet d'air, sinon on transpire même en hiver. Et puis, ton fils a toujours chaud.

MAURA – De mieux en mieux. Au milieu des courants d'air. Certaines situations, Clotilde, sont propices à l'échange des microbes. Bien sûr, je les respirerai moi aussi, et on finira tous les quatre à se tenir compagnie dans un sanatorium. Oh, mon Dieu, c'est la vengeance du ciel. J'ai beau être mécréante, tout ça va se terminer par les remords, le repentir, les renoncements, avec des pénitences... et avec des funérailles. Je te l'avais bien dit :

« Ne nous pressons pas, Guido peut attendre ». Mais, toi, rien à faire, têtue, comme toujours : « Personne ne peut attendre ». Voilà le résultat de ton maudit orgueil ! Ah, on va finir dans une seule tombe. Si c'est ce que tu veux, tu vas y arriver.

CLOTILDE (elle lui apporte à boire, douce et désinvolte) – Tranquillise-toi, Maura. Personne ne finira dans un sanatorium. Tu n'auras pas cette satisfaction. Je regrette.

MAURA – Tu as dit « je regrette » ?

CLOTILDE – J'ai dit « je regrette ».

MAURA – Oui, tu as dit « je regrette », j'ai une bonne ouïe, moi.

CLOTILDE – J'ai dit ça comme ça, en pensant à autre chose.

MAURA – En pensant à autre chose. C'est hallucinant.

CLOTILDE – Mais tu es allergique à tout !

MAURA – Prononcer seulement le nom d'une maladie te rend comme folle, tu le sais bien.

CLOTILDE – Rassure-toi, Guido ne court aucun risque.

MAURA – Bien sûr, tu ne penses qu'à Guido.

CLOTILDE – Et tu devrais m'en être reconnaissante. C'est ton fils après tout.

MAURA – Et tu me l'as volé.

CLOTILDE – Comme toi tu m'as volé Massimiliano.

MAURA – Clotilde, la maladie te fais déraisonner.

CLOTILDE – On se les ai offerts l'une à l'autre, pour une réciproque bonne action.

CLOTILDE – Tu te rappelles ton fils, le pauvre ange après huit mois durant lesquels, tu ne t'es occupé que du mien.

MAURA – Et n'est-ce pas la même chose ? Ce sont tous nos fils.

CLOTILDE – Les fils de deux mamans, Maura !

Et elle tombe sur sa chaise, méditative

MAURA (angélique) – On n'a jamais assez de mères.

CLOTILDE – Pauvres enfants, pauvres enfants !

MAURA – Pauvres enfants ? Ils devraient baiser la terre où nous posons nos pieds. Trouve d'autres mères qui auraient su en faire autant.

CLOTILDE – Nous avons inventé la maternité croisée. Maura, on ne comprend plus qui est le fils et qui est le mari. Je voulais dire l'ami. C'est un abîme. Tu n'y penses jamais, toi ?

MAURA – Je comprends que tu as le subconscient en érection et qu'il est urgent de t'envoyer chez un psychanalyste.

Ose dire que j'avais tort quand je te mettais en garde en te disant que, pour certains sacrifices, il faut avoir une force d'âme que tu ne possèdes pas. Qu'est-ce qui se passe, tu renonces à la maladie pour t'abandonner

aux remords, maintenant ? Voilà où mène trop d'ambition.

CLOTILDE – Les remords d'avoir continué, peut-être. C'est ça que tu ne veux pas avouer.

MAURA – Et qui t'as obligé à continuer ?

CLOTILDE – Toi, tu continuais, et moi, j'aurais dû arrêter ? À une tout, et à l'autre plus rien ? Ah, bel amour envers ton fils.

MAURA – Cela, c'est le discours de la lâcheté et de l'égoïsme, Clotilde.

CLOTILDE – Je ne sais pas, je ne sais plus quoi penser. D'un côté je suis mieux, d'un autre pire. Je me sens comme sur les montagnes russes.

MAURA – Qu'est-ce que tu aurais voulu ? Allez, qu'est-ce que tu aurais voulu ?

CLOTILDE – Je ne sais pas, je te dis.

MAURA – Initie-toi à la vie et tout de suite après replonge dans la boue. C'est ça que tu aurais voulu ? Ah, c'est commode de se sacrifier pour quelqu'un une fois de temps en temps et après qu'il s'arrange. Je me demande quelle mère tu es. Tu n'es pas une vraie mère, voilà. Toi, tu n'as pas fait pour mon fils la moitié de ce que j'ai fait pour le tien.

Non, tu ne l'as pas fait. Je t'ai transformé un germe en arbre. Sûr de lui, désinvolte, gai, robuste et beau.

CLOTILDE – Beau et robuste, excuse-moi, Massimiliano l'a toujours été.

MAURA – Oui, mais maintenant, tu ne peux pas comparer... En huit mois, il a grandi de cinq ans au moins, cette canaille. Parce que c'est une canaille, je te dirai pourquoi après.

CLOTILDE – Chacune sait ce qu'elle a fait pour l'autre, Maura. Guido, le chéri... Je t'en ai fait un homme. Et lui, ce n'est pas une canaille, je te prie de le croire

MAURA – Mais si, c'est toujours un petit garçon fainéant, avec ses cachoteries, ses hypocrisies et ses maux de tête, cette pâte molle.

CLOTILDE (s'approchant de son visage avec les poings fermés) – Ne dis pas de mal de mon fils s'il te plait, je voulais dire du tien...

MAURA – Disons du nôtre.

CLOTILDE – De Guido, en somme... ! Un trésor, que tu ne mérites pas. Mieux qu'un mari, que Dieu me pardonne. Plein de délicatesses, le chéri... Alors que ce vulgaire de Massimiliano... Encore maintenant, des fleurs presque tous les jours. Tu n'as qu'à regarder autour de toi. La pièce en est pleine. MAURA – Maintenant, je comprends pourquoi tu n'as jamais assez d'argent.

CLOTILDE – Tu as l'audace de dire que je n'ai pas fait pour le tien ce que tu as fait pour le mien. Il t'en envoie à toi des fleurs, le mien ? Dis-moi un peu, il t'en envoie ? Un œillet fané, il ne t'envoie même pas un œillet fané !

MAURA (vexée) – Non, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Question de virilité. Il a d'autres ressources, lui. L'un est liberty, l'autre néoréaliste.

CLOTILDE – Dis plutôt, question de délicatesse.

Mais elles ne se rendent pas compte, les folles, que chacune dénigre son propre fils et exalte celui de l'autre seulement pour le fait qu'elle couche avec ?

MAURA – Que veux-tu que je te dise ? Ou cela dépend de l'inversion de la maternité ou tu es meilleure que moi.

CLOTILDE – Heureusement que tu le reconnais.

MAURA (changeant soudain de conversation, pour le moment) – Mais enfin, on peut savoir quels symptômes tu as ?

CLOTILDE – Rien de particulier mais beaucoup de petites choses. Mélancolie, grande fatigue... Je passe la moitié de mes journées couchée.

MAURA – Seule ?

CLOTILDE – Mais oui, toute seule. Qu'est-ce que tu imagines ? Tu juges tout le monde en fonction de toi.

Entre nous c'est surtout une question de sentiments. Pourquoi ?

MAURA – Qu'est-ce que j'en sais ? Il est toujours ici.

CLOTILDE – Et le mien est toujours là.

MAURA – Moins de ce que tu ne penses... Et après ? Tu te sens seulement mélancolique et fatiguée ?

CLOTILDE – J'ai aussi quelquefois mal à la tête, envie de ne rien faire... Je me sens déprimée, surtout.

MAURA – Et la toux, la toux ; cette petite toux sèche qui ne laisse pas de doutes, tu sais ?

CLOTILDE – Pas du tout, jamais.

MAURA – Des palpitations, des rougeurs à l'improviste...

CLOTILDE – Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

MAURA – C'est l'âge critique, Clotilde, qui se profile à ton horizon.

CLOTILDE – Bien sûr, tu en sais quelque chose, tu y es déjà passée.

MAURA – Non, ma chère, pas encore. Que personne ne se fasse d'illusions. L'âge critique est une opinion.

Pour moi ça ne viendra jamais. Il faut y être prédisposée. Comme toi. Allez, reprends-toi. Tu n'as rien de grave, heureusement. Tu m'avais effrayée.

CLOTILDE – Toi, tu étais effrayée ?

MAURA – Les poumons ? Rien que ça ? Moi j'en ai souffert quand j'étais jeune et je sais ce que ça veut dire.

Mais quand cela arrive à un certain âge, c'est grave. Même la streptomycine n'en vient pas à bout.

CLOTILDE – Qui d'ailleurs n'existait pas à ton époque.

MAURA – Si, les troupes américaines venaient de l'apporter en Italie, et ça été mon salut.

CLOTILDE – La pénicilline ou les troupes américaines ?

MAURA – Qu'est-ce que tu peux être curieuse !

Par une heureuse combinaison logistique, le téléphone explose juste sous son menton. Elle est là et, naturellement, soulève le récepteur.

MAURA – ... « Oui.. »

CLOTILDE – Cela doit être le professeur. Passe-le-moi.

MAURA – Ce n'est pas le professeur (elle met sa main sur le micro et la retire continuellement) ... « C'est Graziella ?... » Graziella. Jamais entendu ce nom, à part dans une poésie de Guido Gozzano. Et toi ?

CLOTILDE – Moi même pas dans la poésie.

MAURA – « J'écoute, j'écoute... » On cherche ton fils, naturellement... « Oui, vous êtes Graziella... C'est à quel propos ?... Massimiliano ? Non, il n'est pas à la maison... Mais, je ne sais pas, il est sorti... Ah ! Avec Cici ? Peut-être ; il ne nous l'a pas dit... Eh, peut-être avec Nanda. Qu'est-ce que j'en sais ? De mieux en mieux !... Non, mademoiselle, je ne suis pas la femme de ménage... Si je suis sa mère ? Ah, oui, c'est ça, enfin, c'est tout comme... »

CLOTILDE (sur son dos) – Ce serait mieux que tu me la passes. Cela me semble plus correct.

MAURA – Il n'en est pas question ! « ... Mais oui, j'écoute... J'ai changé de voix ? Ne faites pas attention... Eh oui, avec ce temps qui va et vient... Vous aussi ?... Ah non ? Pardon... Ne vous inquiétez pas. Juste une petite indisposition. Merci. »

CLOTILDE – Elle est gentille.

MAURA – Tu trouves ?... « Ah ! Ah !... Ah !... Ne faites pas d'esprit. Je sais aussi dire oh !... »

Parlez... Parlez... Librement... S'il peut vous passer le devoir de mathématique ? Mais bien sûr. Pensez donc.

Pourquoi ne devrait-il pas vous le passer ?... Il peut vous le dicter par téléphone quand il rentre ?... Ah non ?

Pardon... En personne... Qu'il vous l'apporte en personne... On étudie mieux en contact direct. En effet... !

Ce sera fait, soyez tranquille... Autre chose... Ah... Oh... Bien sûr que je comprends. Vous ne voulez pas ?

... Il ne manquerait plus que ça... ! Une mère compréhensive. Mais bien sûr... Et moderne... Très moderne !...

Bah, alliée, je ne sais pas quand même, vous savez... Comme ça par téléphone... Voilà, c'est ça... Capable

de fermer un œil... Même les deux, si vous voulez... Allez-y, demandez... Au point où on en est, ne vous

faites pas de soucis pour moi ... Si ces jours-ci Bice lui a téléphoné ?... » (à l'autre) Bice a téléphoné ?
CLOTILDE – Pas que je sache.

MAURA – Tu crois qu'il te l'aurait dit !... « ... J'étais en train d'y penser... Non. Je ne crois pas...
Télégraphié ? » Télégrammes de Bice ?

CLOTILDE – Non.

MAURA – « ... Pas télégraphié non plus... Eh, c'est un coquin. À qui le dites-vous... Le surveiller ?... Vous m'en demandez trop là... Comment ? Je ne comprends pas bien... Un malin... Oui, vous avez raison, un malin ! Bien, bien... Certainement. Je ferai la commission... À l'endroit habituel ?... À l'endroit habituel avec trois quart d'heures d'avance. J'ai compris... Donc, récapitulons : la Cici, la Nanda, la Bice... et vous, excusez-moi ? Aujourd'hui, vous savez j'ai la tête un peu lourde... Ah, oui : Graziella... Quelle tête ! Non, non, ne vous inquiétez pas, je n'oublierai pas... Ah, il doit y avoir aussi une vieille veuve dont vous n'êtes pas au courant. Vous me trouvez même sympathique... Trop bonne ... Ah, une curiosité : quelle âge avez-vous, si je puis me permettre ? Dix-sept ? Félicitations... Dites-moi, dites-moi, désormais, pire que ça... » (agitée, s'appuyant vers Clotilde) Un calmant, s'il te plait.

Entre une phrase et une autre, Clotilde les trouve - ils sont toujours à portée de main, dans le tiroir d'un petit meuble - elle lui met un comprimé dans la bouche et le lui fait avaler avec une gorgée de whisky et de soda.

« ... Un peu plus lentement, s'il vous plait... Non, je ne suis pas dure d'oreille... Voilà. Se trouver à l'endroit habituel où est garée la voiture... Non, non... Là, vous vous trompez, Massimiliano n'a pas encore de voiture, du moins, pas que je sache. Mais on ne sait jamais... »

Coup d'œil interrogatif à son amie qui l'exclut.

« Ah, c'est vous qui avez une voiture !... Que je suis sotté... Je n'avais pas compris... Comment vous dites ?

...

C'est l'âge?... » C'est l'âge, Clotilde !

CLOTILDE – Elle est sympathique !

MAURA – « Et un bain au lac du Tessin ... Mais voyons. C'est ce qui manquait, j'allais vous le conseiller. Je lui dirai d'amener un maillot de bain... Ce n'est pas la peine ?... (désormais abattue) Ah bon !... Bien sûr, s'il n'y a jamais

personne. Vive le nudisme... » On est loin des promenades derrière la bicyclette !... Quelle génération. « Félicitations, mademoiselle, seulement dix-sept ans, imaginons quand vous en aurez trente... Bien sûr, c'est loin...N'en doutez pas.

Vous savez ce que je vais faire ? Pour être plus tranquille, je vais tout noter... Vous n'avez rien oublié ? Le remercier pour les boutons de manchettes... Vous en avez fait de très belles boucles d'oreilles... » La canaille, mon cadeau de Pâques !... « Vous avez autre chose à communiquer, ma petite ?... Oui, je pense moi aussi que c'est suffisant... Mais, je vous en prie... C'est un plaisir... Enchantée.... » (elle se laisse tomber dans tous ses états sur le sofa)

CLOTILDE – Le calmant commence à te faire de l'effet ?

MAURA (désormais effondrée) – Je devrais peut-être en prendre un autre, qu'est-ce que tu en penses ?

CLOTILDE (l'ange gardien des malades) –Tu sais, je vais te le donner avec le cocktail de Vally. Tranquille, tranquille... (Et pendant qu'elle lui prépare l'un et l'autre et qu'elle les lui tend vers la bouche) Même si tout cet accablement.....

MAURA – Quoi, même si ? Quoi ? Avant, crises de pleurs pour la moindre chose et maintenant que tes cheveux devraient se dresser sur la tête, tu restes imperturbable comme une statue. Échec total, Clotilde !

CLOTILDE – Je ne trouve pas du tout, au contraire.

MAURA – Mais tu te rends compte quel être monstrueux tu as mis au monde ? Un monstre d'effronterie et de

luxure.

CLOTILDE (douce comme le miel) – Seulement un peu précoce et exubérant, si on veut. Mais on le savait déjà, non ?

MAURA – Oui, oui, on le savait.

CLOTILDE – Excuse-moi de te contrarier. Tu devrais en être fière, comme moi. Ah, finalement le cauchemar est terminé !

Et il est juste que je te demande pardon et que je te manifeste toute ma reconnaissance.

MAURA – Ah oui ? Tu peux t'expliquer ?

CLOTILDE – Naturellement. Je réalise seulement maintenant toute la portée de notre décision héroïque. Je voulais dire de ta décision, à laquelle j'ai adhéré. Ah, Maura, je ne t'en serais jamais assez reconnaissante. Tu m'as restitué la paix du cœur.

MAURA – Mais il est en train de se faire la moitié des filles de Milan, ce satyre effronté !

CLOTILDE – Oui, mais quelles filles ! Que des filles honnêtes, instruites, saines, désinfectées, parfumées ; de bonne famille, qui se surveillent entre elles, et riches, avec quantité de titres. Avec innocence, grâce, avec propreté. Maintenant, il ne risque plus de tomber dans les spirales de la première Circé sordide qu'il rencontre, ou de triviales prolétaires qui risqueraient de le faire devenir communiste. Soyons logiques, c'est ce que nous voulions pour nos fils.

Et c'est ton mérite. Ma chère. Grâce à toi, son initiation au sublime mystère de l'amour, au lieu d'être une honte, une angoisse et un déclassement social, comme nous le craignons, a été une découverte naturelle, belle, gentille et sans complexes, comme nous le souhaitions. Qu'est-ce qu'une maman peut désirer de plus ? Ah, Dieu m'a exhaussée !

Merci, Maura, ma sœur, laisse-moi t'appeler ma sœur.

(Mais que fait-elle ? Elle lui baise la main ?)

MAURA – Et ce discours-là, cette fois-ci, tu le publies toi !

CLOTILDE – Je devrais. En ton honneur, tu vois je recommence à m'émouvoir.

Dans cette maison, aujourd'hui, le téléphone, s'est juré de ne pas arrêter.

CLOTILDE – Cette fois-ci, il vaut mieux que je réponde moi-même.

MAURA – Oui, c'est mieux.

CLOTILDE (à l'appareil. C'est son tour. Et lui aussi) – « ... Mon trésor, quel cadeau... Je ne m'y attendais pas... Tu as raison, mon chéri, mais quand tu n'es pas proche, chacune de mes heures est vide... Pardonne-moi, je suis une égoïste... Non, mon chéri, l'égoïste, c'est moi... Non, non... Crois-moi... Ne sois pas despotique... Je t'en prie, laisse que ce soit moi l'égoïste... Au moins pour cette fois... Un petit peu seulement, hein ?... Merci... Non, toi non... Pas du tout... ! Je sens que tu n'es pas très bien, tu as pris froid, mon ange ?... J'ai l'impression que ta voix a perdu son beau timbre platiné... Vraiment ? Tu es vraiment sûr ?... Tu peux me le jurer ?... Je te crois... Ah, écoute-moi... Jure-moi que tu vas commencer à mettre ton pardessus. L'automne est traître en Lombardie. Il nous tombe dessus à l'improviste. Dis-le à ta mère... N'oublie pas de le lui rappeler... » (une main sur le micro) Le pardessus, Maura, n'oublie pas.

MAURA – Qu'est-ce que tu racontes ? Il n'est pas capable de prendre son manteau tout seul dans l'armoire, maintenant ?

CLOTILDE – « ... Oui, chéri, notre merveilleux secret... » (à sa complice) Qu'est-ce que ça te coûte ? Tu sais comme il est imprudent et distrait.

MAURA – D'accord, je lui prendrai son pardessus dans l'armoire, comme ça tu seras tranquille pour l'hiver aussi.

CLOTILDE – « ... Rien mon chéri, la bonne était entrée un instant... Oui c'est embêtant... Je t'écoute mon chou...

Distraite... Tu vois, tu vois... Et après, tu me diras que je ne suis pas une égoïste... Très belle... Comme

toutes les autres.

Une lettre magnifique. Si tendre, si douce. Tu as des caresses dans ton stylo... Mais c'est vrai qu'en italien tu as toujours été le premier... Je suis sûre que tu deviendras un grand écrivain... Et que tu écriras beaucoup, beaucoup de beaux romans d'amour... ».

MAURA – Et dire qu'il n'a pas encore réussi à apprendre le subjonctif !

CLOTILDE – « ... Bien sûr mon chou, les glaïeuls aussi, ponctuels comme toujours. Je les ai mis dans ma chambre... ».

Cela ne fait rien s'ils me donnent mal à la tête... Du salon, je te téléphone du salon... J'étais en train de lire... Ici il y a encore toutes les fleurs de l'autre jour. Non, non... non, tu ne dois pas voler de l'argent à ta mère pour m'envoyer des fleurs. Ce n'est pas bien. Comment ça, elle est avare ?... Devine ? Non... non... tu brûles... Voilà ! La robe de chambre pervenche qui te plaît tant... Tu fais un saut ?... Je sais, mon chou ; je te le demande seulement pour t'entendre me le dire... À ta mère tu pourras dire la première bêtise qui te vient à l'esprit... Oui, on l'inventera ensemble... Dans une petite heure, alors... Qu'est-ce que tu es en train de faire, en ce moment ?... C'est malin ! Je sais que tu es en train de me téléphoner. Mais avant ? ».

MAURA – Il était en train de résoudre les logarithmes. Ceux, d'ailleurs, qu'il doit passer à Graziella.

CLOTILDE – « ... Je ne sais pas, un bruit. Cela doit être la radio, à côté... Tu profites d'un moment où Massimiliano est sorti pour me téléphoner. Quel malin !... ». MAURA – Celui-là, il en aura une autre qui l'attend à côté.

CLOTILDE – Le calmant commence à te faire de l'effet ?

MAURA – Tu ne t'en rends pas compte ?

CLOTILDE – « ... Guido, Guido... Tu es encore là, mon petit... ? Tu dois me promettre une chose. Non, d'abord promettre et après savoir... Sois gentil, allons... Promis ?... Alors, fais bien attention à ne pas écouter certains discours que fait Massimiliano. Ce n'est pas possible qu'il ne te les fasse pas, ce porc... De toute façon : méfie-toi de lui et ne sors pas avec lui. Massimiliano est seulement un matérialiste et un prétentieux, tout le contraire de toi... Il est lunatique, superficiel, toujours à courir derrière le premier jupon qui passe. D'accord, mon chéri, d'accord. C'est ton meilleur ami, et c'est mon fils, mais malheureusement c'est comme ça... Méfie-toi, tiens-toi à distance... C'est un mauvais sujet. Fais-le pour moi. Ne laisse pas ternir ta belle âme. Il est en train d'arriver ?... L'habituel casse-couilles ?... Guido !... On dit embêtant, mon amour... Qu'est-ce que c'est que ce langage progressiste ?!... Oui, c'est mieux, c'est mieux... Ne t'inquiète pas. Tu sais que, quand je te sens proche, tout me passe... A tout à l'heure, mon cœur... »

Et elle reste là, chaste colombe, le cou incliné vers le cœur et les yeux levés au ciel comme une Vierge de Bernini.

MAURA (les calmants ne suffisent pas !) – Caen et Abel, le démon et l'ange, amour sacré et amour profane !

CLOTILDE – Chacun a le devoir de se réaliser, selon sa propre nature. Ce n'est pas la diversité, mais la perfection des résultats qui qualifie l'homme.

MAURA – Tu es même devenue philosophe.

CLOTILDE (elle le répète, absorbée, étonnée d'elle-même, dans un de ces rares moments de clairvoyance où l'on fait les découvertes morales qui, par la suite nous poursuivent toute la vie) – Chacun a le devoir de se réaliser, selon sa propre nature. Ce n'est pas la diversité, mais la perfection des résultats qui qualifie l'homme... Et la femme, naturellement.

MAURA – Qui te l'a dit ?

CLOTILDE – Tu crois que tu es la seule à lire des livres.

MAURA – Ah, nous voilà bien. Si, toi, tu te mets à affronter Sartre maintenant, tout s'explique. On en est dans l'existentialisme de quatre sous. Clotilde, tu me fais horreur ! Vous semblez artificiels.

CLOTILDE – Arrête, s'il te plaît, Maura ! Je ne suis plus disposée à tolérer tes vexations. Moi, j'ai toujours respecté ton intimité, toi, respecte la mienne.

MAURA – Tu as toujours respecté mon intimité ? Mais c'est clair comme de l'eau de roche que tu es en train de rendre l'un impotent parce que ça arrange ta frigidité, et l'autre, tu l'as transformé en satyre par jalousie envers moi ! Tu t'es rendue complice de ce vampire !

CLOTILDE – Je t'avais entendu dire que même les vampires ont leur bon côté.

MAURA – D'accord, mais ton fils exagère !

CLOTILDE – Tu es sûre que ce n'est pas toi qui a exagéré ? Tu sais quelquefois la satiété...

MAURA – On dirait que non, avec le tempérament qu'il démontre. C'est plutôt le contraire, si la logique compte encore pour quelque chose.

CLOTILDE – Ce n'est de la faute à personne. C'était fatal.

MAURA – Clotilde, je ne crois pas au destin.

CLOTILDE – Ce n'est pas le destin, c'est l'hérédité. On ne peut pas s'opposer à la nature. Toi tu devrais en savoir quelque chose. Un négroïde libidineux, tout à fait son père ! Violence et luxure comme tu dis.

MAURA – Je t'attendais là. Parce que le mien n'a peut-être pas eu un père débauché ? Débauché et fasciste.

CLOTILDE – Maura, ne confondons pas les pères maintenant. Excuse mon manque de délicatesse, mais, pour ce que j'en sais, le général Piémontais avec qui tu t'es associée pour le mettre au monde a été un exemple d'austérité resté dans l'histoire nationale. Tu vois bien que tout correspond.

MAURA – Oui, ça aussi c'est vrai. Je ne sais plus où j'ai la tête. Mais moi je ne crois pas au destin. Il ne manquerait plus que ça, croiser les bras, lever les yeux au ciel et le laisser faire. Tu sais ce qu'il te concocte, le destin ?... Et alors, de quoi cela dépend-il ? Tu peux me le dire ? Peut-être que tout dépend de l'alimentation. Et là, ta responsabilité, chassée par la porte, revient par la fenêtre. Mais dis-moi un peu : quel régime tu lui fais faire ?

CLOTILDE – Régime ? Mais il mange comme un veau !

MAURA – Justement. Qu'est-ce que tu lui donnes à manger ? Il a plein de boutons dans le dos. Tu t'en es aperçue ?

CLOTILDE – Cela fait bien longtemps que je ne regarde plus le dos de mon fils.

MAURA – Bien sûr, tu regardes celui du mien.

CLOTILDE – Maura !...

MAURA – Ma chérie, l'important c'est que quelqu'un le regarde. Donc, j'en étais où ?

CLOTILDE – Aux repas.

MAURA – Ah ! Qu'est-ce que tu lui donnes à manger ?

CLOTILDE – Qu'est-ce que je lui donne ? De tout.

MAURA – Aujourd'hui ils sont tous suralimentés. Depuis la guerre, dans notre pays, la jeunesse est déplorablement suralimentée. Je parie que le communisme va se répandre ! C'est la suralimentation qui suscite ces appétits de tous genres, et des appétits sans freins aux révolutions, le pas est bref. La suralimentation, voilà la cause des désordres sociaux. Frères, prêtres, religieuses, pourquoi penses-tu qu'ils sont si tranquilles, disciplinés, obéissants, conservateurs et fidèles ? Parce qu'ils mangent peu. Il doit moins manger. Tu comprends ?

CLOTILDE – Je ne vais pas me mettre à le rationner alors qu'il doit encore grandir ! Sans compter l'énergie qu'il gaspille avec les femmes ! Le pauvre trésor !

MAURA – Mais tu ne comprends pas que plus il mange, plus il est fort, plus il est fort, plus il a d'envies et plus il a d'envies, plus il court les femmes ?

POUR LIRE LA SUITE CONTACTER L'EDITEUR